

Ouvrage collectif

Femmes et identités

PAROLES

Ce livre a été réalisé dans le cadre
« CET'ARC-EN-CIEL »
projet CUCS 2007-2008 de la ville de Sète

grâce au financement de

l'Agence nationale pour la Cohésion Sociale et l'Égalité des chances
la Délégation Régionale aux Droits des Femmes et à l'Égalité
le Ministère de la Santé, de la Jeunesse, des Sports et de la Vie Associative
la Direction Régionale des Affaires Culturelles Languedoc-Roussillon
le Conseil général de l'Hérault
la communauté d'agglomération du bassin de Thau
la ville de Sète

En partenariat avec

des habitantes de l'île de Thau
l'association Femmes en Languedoc-Roussillon
le Centre social Nicolas Gabino
l'association Concerthau
la médiathèque André Malraux
le REP

Responsable de projet et chargée de la réalisation

Isabelle Cancade
Compagnie El Baal
www.elbaal.fr

FEMMES ET IDENTITÉS

TÉMOIGNAGES

Le plus important c'est la nationalité
Cela n'a pas été facile de négocier mes deux cultures
Mes parents nous ont élevés à la française
Dieu m'a donné une force incroyable
Je ne voulais plus me laisser frapper devant mon fils
Pour moi, courir c'est aller de l'avant
Je ne me sens pas Française
Entre France et Algérie
Pour moi, femme veut dire moderne et musulmane
Je décide de porter le foulard
Je ne connais pas les droits du travail pour les femmes en France
Mes parents, d'origine marocaine, sont partis travailler en Algérie
française
Ma maman était sage-femme
J'ai beaucoup de courage

CONVERSATION

Souvenirs d'enfance
Rapports entre les femmes et les hommes et la question de l'égalité
Autour de la virginité
Autour de l'accouchement
Burka et foulard

Pourtant, je suis Française

Je suis née au Maroc, alors que mon père travaillait en France, comme maçon. Plus tard, ma mère et moi sommes venues le rejoindre. J'avais un an à mon arrivée, aujourd'hui j'en ai 22.

Mes frères et sœurs, eux, sont nés en France. Moi, l'aînée, je suis la seule à ne pas avoir la nationalité, pourtant, je suis Française.

Hélas, j'ai fait une erreur de jeunesse

À une certaine époque, il y avait beaucoup de bagarres entre filles. Pour n'importe quoi (un simple regard, pourquoi tu fais la belle? etc.) C'était pour montrer qu'on était du quartier, des racailles, pas de grosses putes! Question d'honneur! Une démarche qui peut gâcher toute une vie.

J'ai été mêlée à une bagarre (c'était la première fois) au cours de laquelle une fille a été blessée. Pourtant, nous ne la connaissions même pas. J'ai vu mes copines se battre, alors je suis rentrée dans le groupe. Je ne sais même pas si j'ai touché la fille.

La police a chopé mes amies, une m'a balancée. À part le Bon Dieu et ta famille, tu ne peux compter sur personne!

Le jour du jugement, la victime ne s'est pas présentée. Heureusement, sinon on serait en prison. Ce qui nous a sauvées, c'est d'être scolarisées et suivies par des éducateurs. Ils ont dit qu'on était des filles sérieuses. La victime n'avait pas de domicile fixe, elle s'était fait renvoyer de chez ses parents, du foyer et de sa famille d'accueil. Elle allait à droite et à gauche.

Comme mon casier judiciaire était vierge, j'ai juste pris un avertissement.

Mes parents m'ont soutenue

J'avais peur que mon père me rejette et m'envoie au Maroc, mais mes parents m'ont soutenue. J'avais tellement honte de ce qui c'était passé.

Les éducateurs croyaient mes parents trop stricts, ils ont été étonnés de voir que mon père parlait très bien français et connaissait les textes de droit.

Je veux enfin pouvoir dire que je suis française

J'ai déposé ma première demande de nationalité à l'âge de 17 ans. Mon dossier a été refusé, car c'est à ce moment-là que j'ai fait ma bêtise.

Ne pas avoir la nationalité française me démotive ! J'ai envoyé une lettre au préfet pour dire que je regrette, que je me sens française, et que j'ai besoin de la nationalité pour le travail que je veux faire.

Je viens de re-déposer un dossier. Je dois attendre un an pour la réponse. J'ai peur, je ne pense plus qu'à ça. C'est dans mon cœur et dans tout mon être. La France est mon pays, j'ai toute ma famille, je travaille, je paye mes impôts ici. Je suis Sétoise. Ma ville est belle, et l'été, pleine de touristes et de vie.

Malheureusement, ma carte de séjour me fait mentir ! Chaque fois que je dois la sortir, à la poste par exemple, j'ai honte du regard des autres. J'aimerais tellement avoir cette carte bleue et la montrer fièrement.

Quand mon frère a besoin d'un papier administratif et qu'il me donne sa pièce d'identité, j'imagine ma photo à la place de la sienne, ma taille, mon prénom... ! Quand j'aurais ma carte d'identité, on fera une grande fête ! J'espère que grâce à la volonté que j'ai en moi, je réussirais à l'avoir, cette nationalité.

Avec mon titre de séjour, j'ai fait plein de petits boulots, la restauration, l'aide aux personnes âgées, l'hôtellerie, etc. Mais, j'aimerais entrer dans le service public. Devenir aide-soignante et travailler à la mairie, avec les petits. Je ne sais pas si je peux commencer la formation avant d'avoir ma nationalité.

Je suis croyante musulmane pratiquante et Française

Ce n'est pas un problème. Et je n'ai jamais subi de discriminations. Je fais mes prières, mais le port du voile, c'est dans le cœur. Que tu sois voilée ou pas, Dieu sait ce que tu fais.

À une époque, j'avais une copine qui partait voilée de chez elle, mais elle cachait des rechanges dans son sac, et arrivée à la gare, elle se changeait ; quand on revenait, elle remettait son voile. Pourquoi ? Pour que son père voie sa fille partir avec le voile ! Elle n'avait pas le choix. Pourtant, l'Islam est dans nos cœurs.

Je ne sais d'ailleurs pas si le voile a un rapport avec la religion ou la politique. J'ai un peu lu le Coran, on va trouver une phrase qui nous dit quelque chose et une autre qui la contredit.

Mon père nous demande d'être autonomes

Avec ma famille, tout se passe bien. Mon père nous demande d'être autonomes. Je voulais me marier, mais il m'a dit,

— *non, attends, tu es trop jeune. Profite de la vie, passe ton permis de conduire !*

C'est vrai, il a raison ! Quand j'ai voulu de l'argent, j'ai trouvé du travail. Ensuite, je me suis payé mon permis de conduire, ma voiture, mon appartement, j'avance.

L'égalité entre hommes et femmes

C'est 50/50, en France et au Maroc. Je me rappelle l'époque où, au Maroc, une femme divorcée n'avait plus rien. Tout était pour le mari et elle ne pouvait rien dire.

Avant, la maltraitance (enfants battus, femmes violées) personne n'y prêtait attention, ils étaient aveugles. Maintenant, il y a le droit des femmes et elles peuvent faire des métiers d'hommes.

C'est pire sur l'île de Thau qu'au Maroc

Le quartier de l'île de Thau ne changera pas. Il est ce qu'il est. Les gens s'occupent des voisins et font des histoires pour rien. Ça craint! Ici, on te tue les règles que tu as choisies. À un moment, on a parlé de moi et c'était grave! D'abord, ça m'a fait rire puis ça m'a rendu malade.

Je connais des couples qui habitaient dans le Nord et qui installés ici, à force d'écouter les gens, ont changé. Les maris ont demandé à leurs femmes de porter le voile. Je ne sais pas pourquoi! C'est pire sur l'île de Thau qu'au Maroc! Le voile est devenu une maladie. Peut-être parce qu'ici, c'est petit. J'espère qu'un jour cela va changer. Pendant les vacances, on va au Maroc, rendre visite à la famille. On ne renie rien de nos origines, mais on vit en France. Question manière d'être et tenue vestimentaire, le Maroc et la France sont proches.

Mon père est juste et égalitaire

Je me souviens, petite, là-bas, mes cousines me disaient,

— *tu vas voir, ton père va te marier de force! La prochaine fois que tu viens, tu seras mariée.*

À l'époque, j'avais peur, car, autour de moi, je voyais se marier des filles de 13/14 ans. Je me disais,

— *j'espère que mon père ne me forcera pas à épouser un homme que je n'aime pas!*

Mes cousines se sont mariées avant moi. Dans notre famille, certains vivent à l'ancienne. Mon père, lui, est resté juste et égalitaire entre ses filles et ses garçons ; cela fait longtemps qu'il vit en France.

Un jour, j'ai appris à connaître tout doucement l'homme que j'aime. Je l'ai présenté à mon père, car pour moi la cohabitation avec un homme n'est possible qu'après le mariage. Et je ne veux pas me marier sans son consentement. Je veux que, ce jour-là, il soit avec moi.

Nous sommes une famille française d'origine marocaine

Je m'appelle Jasmine, j'ai 28 ans et j'habite à Sète. J'ai la nationalité française ainsi que mes enfants et mon mari.

Il y a 30 ans

Quand mes parents étaient encore au Maroc, il y avait beaucoup de pauvreté. Mon père partait avec un de ses deux frères travailler en Algérie, pendant que l'autre restait auprès des femmes pour subvenir à leurs besoins. Mon père a commencé à travailler très jeune, dans les mines et ailleurs. C'était dur ! Pour lui, l'argent se gagnait en travaillant et ne se gaspillait pas.

Après l'indépendance, mon père est venu travailler en France

Il y avait des amis, et puis pas besoin de visa ! Son patron lui a fait un CDI, trouvé un logement et l'a aidé à faire venir sa famille. À leur arrivée avec ma mère, mes frères sont allés en primaire, puis ils ont passé un CAP et sont rentrés dans le monde du travail.

Ma mère prenait des cours de français, mais on l'en a dissuadée

Pourquoi ? Je ne sais pas. Elle a aussi arrêté la couture. Aujourd'hui, elle regrette. Elle aurait pu passer son permis de conduire et faire plein d'autres choses. À 55 ans, elle n'a pas envie de s'y remettre. Pour elle, c'est difficile, elle déprime, mais ne songe pas à retourner au Maroc, car ses enfants vivent en France. Parfois, elle part deux ou trois mois, pour de longues vacances.

Maman a toujours son grand appartement. L'un de ses fils vit avec elle. Il ne veut pas la laisser seule, surtout que mon papa n'est plus là. Dans notre culture, le père et la mère restent longtemps avec leurs enfants (le plus souvent un des garçons), mais les filles sont présentes dans la vie des parents.

Les cultures françaises et marocaines sont très différentes

Cela n'a pas été facile à négocier, mais j'ai réussi. Nous, dans notre culture, on ne se dit pas « je t'aime ». Cela ne veut pas dire qu'on ne s'aime pas, mais on ne se dit pas les choses. Quand on est jeune, c'est difficile, mais quand on grandit, on comprend qu'on a vécu entre deux cultures.

Mes sœurs et moi sommes nées en France. On est rentrées à l'école maternelle et on a été jusqu'en terminale à Charles de Gaulle. Quand j'étais jeune, j'essayais de toujours de bien faire pour que l'on me dise,

— *tu es quelqu'un de bien, tu es sage, tu travailles bien.*

Mes copines françaises avaient plus de liberté

À l'école, mes copines françaises avaient plus de liberté ; une manière de vivre, d'être avec leurs parents, qui n'était pas la nôtre. Je comprenais nos différences, parfois je les enviais, parfois je trouvais qu'elles exagéraient.

J'ai été limitée dans mes sorties. Je pouvais descendre au bas de l'immeuble ou me promener sur l'île de Thau, mais ni partir en voiture, ni aller à la plage sans protection, ni fréquenter des garçons. Je choisissais des copines « bien éduquées ». Ma copine française venait chez moi et j'allais chez elle. On était tout le temps ensemble, elle adorait comment on vivait et moi j'adorais sa vie à elle, elle avait sa propre chambre.

Un de mes frères avait une voix forte, on le craignait et on le respectait autant que notre père.

Papa me portait, m'embrassait

J'avais aussi une très bonne relation avec mon père. Il m'adorait, plus que mes sœurs, peut-être parce que j'étais l'aînée. Quand je le voyais, je courais vers lui, je lui sautais dans les bras. Il me prenait, me portait, m'embrassait.

Ça s'est arrêté progressivement. J'étais une fille, mon corps se transformait et je devais me tenir à distance. C'est la culture. Je ne

comprenais pas ce changement. Je croyais que ça n'arrivait qu'à moi. Mais en grandissant, j'ai fini par accepter, car cela faisait partie de mon éducation.

Mes parents n'ont pas été à l'école, pour eux, ce n'était pas facile. Ils m'ont donné beaucoup d'amour et ont toujours été là pour moi. Mon père était quelqu'un de bon, gentil, affectueux, même s'il ne le montrait pas. Je ne leur ai jamais rien reproché. Mon adolescence s'est bien passée, je l'ai vécu discrètement.

Je trouve, qu'aujourd'hui, les jeunes filles ont encore plus de pressions. On les met en garde contre des choses qu'elles ne sont pas en âge de comprendre ; moi, je n'ai pas subi ça.

J'aurais aimé être styliste

Mais, il aurait fallu que j'aille à Béziers pour étudier et je n'ai pas osé demander de peur que papa ne soit pas d'accord. De toute façon, je ne me sentais pas capable de vivre seule dans une autre ville, pourtant, j'étais bonne en dessin. Mes sœurs se sont davantage affirmées.

J'ai fait plusieurs stages, j'ai essayé : gouvernante dans un hôtel, réceptionniste, vendeuse, hôtesse d'accueil dans une agence de voyages. Enfin, j'ai fait une formation de secrétaire et suivi un stage à la mairie. Après mon stage, je me suis retrouvée enceinte de mon premier garçon et j'ai arrêté de travailler.

Mon mari est cultivé, ouvert, gentil et libre d'esprit

J'ai rencontré mon mari au Maroc, c'est mon cousin. Il parlait français. Il a une licence, il a fait ses études au Maroc. Il est très cultivé, ouvert, gentil et libre d'esprit. Je l'ai accepté, il n'y avait pas de problème.

On s'est marié en 1997, dans la tradition marocaine. Il a été super, il m'a expliqué les choses et tout s'est bien passé. On s'est découvert progressivement, en douceur, pas une fois, il ne m'a mis la pression. Un an après, il est venu me rejoindre en France.

J'ai changé avec lui, j'ai beaucoup appris. Avant, j'étais timide, cela me posait des problèmes. Avec lui, je suis plus sûre de moi, plus détendue. On discute, on échange nos avis. Il ne m'impose rien, me fait confiance, m'écoute. Ce que je trouve d'extraordinaire dans ce mariage, c'est qu'au fur et à mesure des années, il finit par deviner ce que je pense.

Mes enfants aussi contribuent à mon épanouissement

Je suis une maman poule. Nous avons deux enfants, je souhaiterais en avoir d'autres, pas autant que dans ma famille, mais quatre ça serait bien.

Traditionnellement, dans les familles arabo-musulmanes

C'est le père qui parle, décide, dirige. Je ne veux pas reproduire ça. Mon mari partage mes convictions. Je veux que mes enfants se développent, deviennent indépendants et puissent affronter la vie avec leurs personnalités.

Je ne fais aucune différence entre mon garçon de sept ans et ma fille de quatre ans. Je veux qu'ils se respectent et se fassent confiance. Je veux leur apprendre les choses importantes que m'ont apprises mes parents et le respect d'autrui.

Et surtout pas de racisme. Je serais d'accord pour que mes enfants épousent un Chinois, un Russe... la race ne compte pas du moment qu'il soit musulman et qu'il croit en Dieu. Je ne sais pas comment je réagirais, s'ils me présentaient quelqu'un de non musulman, pour le moment je ne me pose pas la question.

Mon identité?

Mélangée! Je me sens française. Pourtant si je suis avec des Françaises, je me sens moins Française, je suis au milieu, ni d'un côté ni de l'autre.

Mais bon, je suis Française, je suis née en France et je suis musulmane, j'ai des droits français, je paye mon loyer, je paye mes impôts! Je suis une citoyenne française.

J'ai pourtant subi du racisme

Un jour, j'ai répondu à une annonce pour une garde d'enfants, quand j'ai dit que j'étais marocaine, la femme m'a répondu,

— *pour moi cela ne me pose aucun problème, mais pour mon voisinage !*

Et à la mairie, quand je suis arrivée avec mon dossier de demande de stage, en me voyant, on m'a refusée. J'étais une adolescente, cela m'a fait mal.

Aujourd'hui, je ne laisse personne porter de jugement sur moi, je suis française !

Je ne comprends pas le mot — laïque —

On nous parle de laïcité, mais les Françaises ont bien une religion. J'ai l'impression que c'est la religion musulmane qui n'est pas acceptée. La religion musulmane est toujours vue avec les attentats, les guerres... C'est ce qui lui donne ce côté négatif, pourtant c'est une religion d'amour.

Dans l'Islam, on ne fait pas de différence entre un homme et une femme

Ils sont égaux devant Dieu. La fille a le droit de s'instruire, de faire ses études et de vivre sa vie de femme. Mais la culture ne les lui accorde pas. Ce n'est pas la religion, car dans le Coran, il n'y a pas de discrimination. Tu dois aider ton voisin, ou toute autre personne, quelle que soit sa couleur de peau.

J'ai su, seulement après mon mariage, qu'une fille a le droit de choisir son mari

Nos parents choisissaient, c'était la culture, pas la religion. Si les parents inculquent des comportements traditionnels non religieux, nous les enfants, on n'est pas obligés de les suivre.

Au Maroc, je vois des cousines qui ont fait des études. Leur liberté de s'instruire et de travailler fait qu'aujourd'hui elles s'en sortent un peu mieux. Le fait qu'elles trouvent facilement du travail diminue le

JASMINE

nombre de mariages et elles sont plus indépendantes. En ville et à la campagne, les choses évoluent.

Peut-être qu'un jour je retravaillerai, mais pour l'instant, j'éleve mes enfants, mon mari me laisse choisir. Je suis heureuse.

J'ai 27 ans, je suis née à Paris. Mon père est algérien de Kabylie, ma mère algérienne d'Oran. Elle est venue en France à l'âge de 18 ans. C'est à ce moment-là qu'elle a connu mon père. Aujourd'hui, ils sont divorcés.

Je suis l'aînée de deux sœurs et de deux frères. Cela fait 25 ans qu'on est sur Sète. Ma maman travaillait dans la restauration et mon papa s'occupait de nous.

Mes parents nous ont élevés à la française. Mon père ne suivait pas notre religion.

Chez mes parents, on fêtait Noël avec le sapin, le repas, les cadeaux. À Pâques, nous avions les œufs en chocolat sans oublier les fêtes de notre religion. On faisait l'Aïd, et le Nouvel An arabe. Mes parents faisaient le ramadan, mais ils nous laissaient le choix. Et avec ma mère, on s'habillait comme on voulait.

J'avais 12 ans quand mes parents ont divorcé. Par la suite, Maman nous a servi de père et de mère.

J'ai un CAP d'employée familiale. J'ai travaillé, mais quand j'ai eu une fille et un garçon, j'ai arrêté.

À mes enfants j'apprends les deux cultures

Mes enfants ont leurs cadeaux de Noël et pour l'Aïd, c'est pareil. Je leur apprends les deux cultures.

Il n'y a pas longtemps, on m'a dit que je devais mettre un pantalon sous la jupe de ma fille et que son haut était trop décolleté. Je suis restée bête! J'ai répondu qu'elle était petite, que c'est elle qui devra choisir quand elle aura l'âge; comme mes parents l'ont fait avec nous.

Élever les enfants c'est dur ! Je pensais que c'était facile. On dit que je suis trop derrière eux, qu'il faut que je les laisse se débrouiller. Mais à cinq ans, ils sont encore bébés.

Depuis un an, je fais la prière

Depuis un an, je fais la prière, j'ai pris des cours. Il y a beaucoup de cours maintenant. C'est une voisine qui m'en a parlé. Je ne savais ni lire ni écrire l'arabe, je voulais faire la grande prière.

J'allais en cours une fois par semaine. J'étais à l'aise et pourtant elles portaient toutes le foulard. On se réunissait, chez l'une ou l'autre, à huit ou neuf. On ne racontait pas n'importe quoi, c'est une femme qui connaissait la religion qui faisait le cours. On lisait le Coran, on apprenait la prière (il faut se laver trois fois les mains et on peut mettre du parfum, une belle robe, se faire une beauté avant de se présenter à Dieu). On expliquait le DIM qui parle de la religion, on faisait de l'écriture, on parlait du ramadan et du droit de la femme. Quand on avait fini, on se préparait un petit goûter, en discutant de tout et de rien. J'ai beaucoup aimé. C'est comme ça que j'ai découvert, un petit peu plus, ma religion. Maintenant, je fais les cinq prières par jour. Les prières me calment et lire le Coran me soulage et m'apaise. Depuis que mes filles vont à l'école, j'ai du temps pour moi, pour lire et pour savoir ce que Dieu veut de nous.

Le foulard

Dans le cours où j'allais, toutes les filles le portaient, sauf une. Pour moi, aujourd'hui, je n'en vois pas l'utilité. Pourtant autour de moi tout le monde le porte, du côté de la famille de mon mari et de ma mère.

Mais ce n'est pas parce que du jour au lendemain, tout le monde porte le foulard qu'on doit toutes faire la même chose. Moi, je ne le porte pas, je m'habille comme je l'entends et je reste féminine. Le foulard, il suffit de le porter dans son cœur.

Le foulard, c'est beaucoup de contraintes, car à part tes frères, ton père et ton mari, aucun étranger ne doit voir tes cheveux. Quand tu es chez toi, et que tu dois te mettre à la fenêtre ou ouvrir la porte, tu dois mettre ton foulard. Il y a une très grande responsabilité à le porter.

Je le porterais quand je serais prête, ça donne un air sérieux et respectable. Mais je ne sais pas, je n'ai pas très envie, et puis ça tient chaud. Peut-être que, si j'étais dans mon pays d'origine, je le porterais par respect.

L'Algérie

Je ne pourrai pas vivre tout le temps en Algérie, je préfère vivre en France. Je vais en Algérie pour les vacances, là, j'apprécie. On est en famille, je retrouve mes cousines, mes amies. Tout le monde s'occupe de mes enfants, j'oublie mon rôle de mère. Il y a des fêtes, je m'amuse. Ce n'est pas la vie de tous les jours.

Si je devais vivre en Algérie, j'habiterais chez ma belle-mère et elle prendrait toutes les décisions. Par respect, ni mon mari, ni moi n'aurions notre mot à dire. En France, nous décidons ensemble. Je suis libre.

Mon mariage

Je devais me marier, en Algérie, avec mon cousin. Mais lui voulait vivre là-bas, et moi, je n'étais pas d'accord. On s'est disputés. De retour en France, j'ai appris qu'il avait demandé une autre femme en mariage, j'étais vraiment triste et en colère.

Alors, ma mère m'a parlé d'un homme qu'elle connaissait, sur le coup de la colère, je lui ai dit oui!

Ma première sortie avec lui, c'était à Marseille. J'ai appris à le connaître. J'ai eu le choix, mais ma mère m'a quand même un peu poussée. À cette époque j'étais au lycée, lui n'avait qu'une carte de séjour.

On s'est mariés en France, mais j'aurai préféré le faire en Algérie, dans la tradition. Avant le mariage, pendant sept jours, la famille de l'époux ne doit pas voir la future mariée. La famille est au complet, tout le monde met la main à la pâte, les cousines aident, c'est une grande fête et le lendemain du mariage, on va au hammam!

Ici, le lendemain de mon mariage, mon mari est parti travailler et je me suis retrouvée seule à la maison. Je me suis mise à pleurer, je m'ennuyais, la vie de famille me manquait. Mon mari ne comprenait pas.

Notre couple

La première année a été très difficile, je voulais divorcer. Je suis partie chez ma mère. J'ai fait un test de grossesse, j'étais enceinte, je me suis dit que c'était un signe du destin.

Pour sauver notre couple, avec mon mari, on s'est demandé ce qu'il devait améliorer. Après mon travail, il voulait que je reste tout le temps à la maison et moi, je voulais voir ma mère. Maman, c'est mon amie, ma confidente, je lui raconte même les choses intimes. J'ai négocié de pouvoir sortir, de faire ce que j'ai envie.

Notre mariage a duré huit ans, il aimait qu'on soit que tous les quatre et n'avait pas honte de m'embrasser devant les enfants. Il supportait mon caractère et moi, je supporte sa religion. On avait confiance l'un en l'autre.

Mais on ne change pas une personne. On essaye, mais la vérité c'est que ça craque un jour.

Mon projet

Je vis au jour au jour. L'avenir repose sur mes épaules. Je veux éduquer mes enfants et prendre du temps pour moi. Je voudrai aussi, reprendre un travail avec des horaires adaptés à ceux des enfants, mettre de l'argent de côté et, beaucoup plus tard, reprendre une vie sentimentale, heureuse.

Française ou Algérienne, pour moi, c'est pareil

Quand je suis avec des Arabes, on me considère comme une Française et quand je suis avec des Français, on me considère comme une Arabe. Je trouve cela normal, ça ne me dérange pas, je suis les deux. Je m'adapte. Française ou Algérienne, pour moi, c'est pareil. Mais souvent, je suis obligée de faire le premier pas pour ne pas être mise à l'écart parce que j'ai l'apparence d'une Algérienne.

En conclusion, je dirai, laissez-vous vivre, chacun ses choix!

J'ai trois cultures

Je suis d'origine marocaine, née en Algérie, je vis en France. Ma mère avait sa famille partagée entre l'Algérie, le Maroc et la France. On a vécu un peu partout, finalement maman a choisi de vivre en France avec papa.

L'arrivée en France

On est arrivé, en France, le 23 juin 1972, pour s'installer dans un petit village de l'Hérault.

À cinq heures du matin, mon père partait travailler en mobylette, et nous, on était seuls avec maman. Comme en Algérie, elle avait travaillé chez des Français, elle arrivait à se faire comprendre.

Quand elle nous envoyait faire les courses, elle nous recommandait de bien dire, s'il vous plaît et merci. Un jour, je me souviens, avec ma sœur, on est allées acheter du café (au Maroc il se vend au détail) l'épicière nous en a donné un paquet sous vide, ma mère a cru que le café était périmé. On a dû retourner au magasin, on pleurait. L'épicière nous a expliqué pourquoi le paquet était dur et nous, on a expliqué ça à maman.

L'apprentissage du français a été difficile, mais bon, j'apprenais vite, j'ai même sauté une classe. J'ai des facilités.

Sète

En 1976, on a déménagé à Sète et en 1977, on a fait notre premier voyage au Maroc, maman voulait revoir sa mère.

1977 fut une année noire. Au Maroc, mes parents ont eu un accident de voiture en allant acheter des cadeaux pour ceux qui étaient restés en France ; heureusement, les dégâts n'étaient que matériels. Mais ma mère, à cause du choc, voyait des chiens blancs partout. On a réparé la voiture et on a repris la route pour la France.

En Espagne, mon père s'est endormi au volant. La voiture a fait deux tonneaux et on est tous tombés sur maman.

La maladie de maman

Ce qui fut vraiment grave, c'est que de retour à Sète, ma mère a commencé à avoir des douleurs aux jambes, elle se sentait faible et ne pouvait plus s'occuper de mes petits frères. Les médecins pensaient que c'était des rhumatismes. Après des examens approfondis, les médecins ont découvert que maman avait la maladie de Parkinson.

Les aînés étant partis, j'ai dû quitter l'école pour m'occuper de mes petits frères. J'avais 15 ans. Je restais avec maman 24h sur 24 pour la faire manger, la laver, la faire marcher et en même temps je devais m'occuper de mes frères. Mon père rentrait tard le soir.

Enfin, une infirmière a pris le relais pour faire la toilette de maman. J'ai pu, davantage, m'occuper du ménage, du repassage et des petits. Ma mère s'affaiblissait de jour en jour.

Quand je me suis mariée, je suis partie à Marseille. Pendant trois ans, je suis revenue tous les mois passer 15 jours à Sète avec maman. Au début, mon mari ne comprenait pas. Quand ma belle-mère a compris qu'il n'y avait que moi pour m'occuper de ma mère, elle m'a beaucoup aidée.

Avec ma famille, nous sommes venues à Sète. Petit à petit, mes frères ont grandi et se sont mariés. Ils ont leur petite famille.

Décès de maman

Ma mère est décédée en 1998, ça a été un grand vide. Elle était tout pour moi, ma meilleure amie, ma confidente, ma sœur. Je n'avais qu'elle.

Après la mort de maman, je ne mangeais plus, cela a duré quatre mois, mon mari m'a emmenée de force à l'hôpital, j'étais en train de faire une dépression.

Un jour, j'avais mon fils et ma fille, ils étaient petits, peuchère ! Je les ai levés de très bonne heure (mon mari travaillait), les petits ne comprenaient pas pourquoi. J'avais oublié que maman était morte depuis un an. Arrivés à l'appartement, c'était très calme. Mon fils m'a dit,

— *mais mamie n'est plus là, elle est morte, maman.*

Il a fallu que je réagisse, car mes enfants me voyant triste étaient tristes aussi. Avec le temps, j'ai commencé à aller mieux, mais je n'oublierai jamais. Pour moi, c'est comme si c'était hier.

Je regrette pour mes études, mais pas pour ce que j'ai fait pour ma mère. Dieu m'a donné une force incroyable.

Ce qui est important aujourd'hui, ce sont mon mari et mes enfants.

Il pensait que l'argent tombait des arbres

Moi, je ne comprenais pas pourquoi mon mari est venu en France, puisqu'il avait un travail dans son pays, mais lui ne voyait que la France. Quand il est arrivé, il pensait que l'argent tombait des arbres ! Il s'est aperçu que la vie était dure aussi.

Pour son premier job, il a dû travailler au noir, car il n'avait pas encore ses papiers.

J'en prenais plein la gueule

Au début de notre mariage, ça n'allait pas. Il comptait tout, sou à sou et me tapait (il ne voulait pas que je travaille), c'était la guerre, nous n'arrivions pas à nous comprendre.

Je racontais tout à ma tante, à qui ça faisait beaucoup de mal. Un jour, mon mari m'avait mise à la porte, mais il avait gardé notre fils avec lui. Ma tante est venue et m'a dit,

— *appelle la police !*

Moi, je n'ai pas voulu alors elle a dit,

— *prends ton fils, on s'en va !*

Mais le fait de rentrer dans la maison, j'ai changé d'avis, c'est tout bête, je voulais rester ! Pourquoi ? J'ai pensé que mon fils avait besoin de son papa. Ma tante s'est mise en colère,

— *tu préfères rester avec ton mari ? La prochaine fois, ne viens pas pleurer et me raconter ce qui se passe. Et toi, si tu es un homme, finis-la !*

Et elle est partie. Après, je ne lui racontais plus rien.

J'ai compris que je devais partir

J'en prenais plein la gueule, tout le temps. Je lui disais,

— *un jour, tôt ou tard, je prendrai mes affaires et je me casserai.*

Et ça montait, montait... Un jour, après les coups, j'ai pris Fouad dans mes bras ; j'étais pleine de sang, à ce moment-là, j'ai vraiment compris que je devais partir. Je ne voulais plus qu'il y ait de la violence à la maison, plus me laisser frapper devant mon fils. Le petit était malheureux et avait des problèmes de santé.

Le dé clic c'est... c'était pourquoi ?

Mon mari avait promis à notre fils de l'emmener au zoo. Le jour dit, il ne veut plus parce qu'il est fatigué. Alors, j'accompagne le petit au zoo.

Quand mon mari rentre et qu'il ne me trouve pas à la maison, il va au zoo ! Et là, devant tout le monde, il me dit,

— *tu prends tes affaires et tu rentres avec moi !*

Je lui réponds,

— *non, je viens juste d'arriver. Je m'amuse avec le petit et après je rentre.*

Je lui donne les clefs et il me dit,

— *ce soir, tu dégages chez ta tante !*

Quand je suis rentrée, personne ! Et la porte était fermée !

J'allais rester là comme une conne, à attendre qu'il revienne, tout en sachant que ça allait finir en baston ? Et encore un bras cassé ! J'ai dit, non ! S'il nous a mis à la porte, c'est qu'il n'aime pas son fils. Et je suis partie chez ma tante.

À minuit, je lui envoie un message pour qu'il m'amène des vêtements pour l'enfant. Pas de réponse ! Le lendemain, il me met les clefs dans la boîte aux lettres de ma tante. Ça voulait dire,

— *tu rentres à la maison et tu m'attends !*

Je suis rentrée, mais pour récupérer nos affaires et les jouets du petit. Ensuite, je suis allée au commissariat faire une main levée, j'expliquais tout.

J'ai loué un studio

On s'est mis d'accord pour qu'il voie le petit, mais ils restaient devant la porte. Ensuite, il a commencé à le prendre. J'avais l'angoisse qu'il ne me le ramène pas, mais chaque fois, il le ramenait.

Je ne lui parlais pas. Malgré ça, il achetait des choses pour le petit et il me demandait si j'avais besoin de quelque chose, je lui disais, — *non, je n'ai besoin de rien*. Pendant deux mois, je ne lui ai pas montré ni que je l'aimais, ni que j'avais besoin de lui.

C'est une amie qui en a eu marre de cette situation ; elle m'a prise et on a été chez moi. C'était tout propre. Auparavant, je ne l'avais jamais vu prendre une serpillière, ni laver une vaisselle, pour lui, c'était impossible !

À partir de là, tout c'est calmé, puis quatre mois plus tard les disputes ont recommencé. Puis un jour, pour un rien, il m'a demandé de divorcer.

On divorce et c'est mieux

C'est dur, mais moi et mon fils on est plus heureux ; même s'il lui manque un papa et moi une épaule. Un jour, je retrouverai quelqu'un avec qui je ferai mon bonheur.

Mais, un conseil

On ne change pas une personne. Si ça ne marche pas, au lieu de souffrir, il vaut mieux arrêter avant que ça n'empire.

Et en cas de violence, il n'y a pas que les amis pour aider, même si ça fait du bien de leur parler. On peut aussi appeler le 3919.

Je suis en France depuis 2002.

Du Maroc à l'Algérie

Mon père a quitté le Maroc avec sa mère pour partir travailler en Algérie.

Il s'est marié trois fois, avec ses deux premières femmes, il n'a pas eu d'enfants.

Mon père a connu ma mère lorsqu'elle avait huit ans, et quand sa deuxième femme est morte, il a épousé maman. Ils ont eu cinq filles, moi, je suis la deuxième. Je suis née en Algérie.

De l'Algérie au Maroc

Quand l'Algérie a demandé aux Marocains de partir, mon père est venu travailler en France. Il a fait les papiers pour qu'on vienne le rejoindre. Sa femme et ses enfants pouvaient, mais pas sa mère, alors il a dit,

— *si ma maman ne peut pas venir, personne ne viendra, je ne peux pas la laisser toute seule.*

Plus tard, papa a beaucoup regretté.

Je voulais devenir pharmacienne

Donc, on est retournées au Maroc avec ma grand-mère, c'est elle qui commandait. On s'est installés à la campagne, mon père nous a inscrites à l'école ; en Algérie, j'y étais déjà allée deux ans, mais, au Maroc, la famille a dit,

— *c'est honteux que les filles aillent à l'école.*

Alors, je n'y suis plus retournée.

J'ai vraiment regretté, je voulais vraiment faire quelque chose de ma vie, étudier, travailler, avoir une bonne place dans la société.

Comme la famille de ma grand-mère connaissait les plantes, je voulais devenir pharmacienne, une pharmacienne moderne avec les études. Je voulais aussi faire du sport, de la course, car pour moi, courir, c'est aller de l'avant.

Au Maroc, j'ai été malheureuse. Depuis très longtemps, j'avais envie de vivre en France.

Du Maroc à la France

Je suis arrivée en 2002, pour m'occuper de ma maman qui est malade, l'aider à aller à la fin. À mon arrivée, pendant un an, je ne suis pas sortie de l'appartement. Je n'avais pas encore de carte de séjour et ma sœur me disait,

— *si on te trouve, on te renverra au Maroc.*

Heureusement, un homme s'est présenté pour me demander en mariage. Il me plaît, il s'entend bien avec maman et accepte qu'elle vive avec nous. Avec lui, je pense être heureuse. Il ne veut pas que je travaille, j'accepte ce choix. Aujourd'hui, j'ai plein d'idées, mais ma carte de séjour d'abord.

Mon identité?

Marocaine, mais je me sens Algérienne et Française.

Je suis Marocaine, je vis en France depuis trois ans.

J'ai 33 ans, et ma fille 21 mois. Je suis mariée à un Français, peintre en bâtiment. Je suis venue en France pour le rejoindre.

J'étais coiffeuse

Au Maroc, je vivais à Er Rachidia, une petite ville avec mes parents, au centre-ville, à côté, j'avais mon salon, je suis coiffeuse.

Toute petite déjà, j'aimais la coiffure. Après mon BAC, j'ai fait deux ans d'école et j'ai ouvert mon salon.

Le fait qu'il soit à côté de la maison me permettait de travailler tout en restant près de maman. Maman est diabétique, et comme je suis l'aînée des filles, je devais m'occuper d'elle, je ne pouvais pas m'éloigner.

À cause de ça, je suis la seule à ne pas avoir continué mes études. Je n'ai pas de regret, c'est Dieu, qui l'a décidé!

J'ai une sœur et trois frères. Ma sœur a fait quatre années de faculté puis elle a passé le concours d'inspecteur de police. Aujourd'hui, elle est inspectrice de police. Au Maroc, les métiers commencent à devenir mixtes. Mes frères sont postier, plombier et militaire.

À la maison, mon père et ma mère nous ont appris l'égalité entre garçons et filles. J'ai toujours été pour l'égalité, maintenant au Maroc, ils s'y mettent. On parle beaucoup du nouveau droit de la famille.

Mon mariage avec un Français

J'ai rencontré mon mari par ma tante, qui vit en France. Elle lui a montré une photo et il a voulu me rencontrer.

Il est venu me voir au Maroc. Il est resté deux mois. On a appris à se connaître. Il a aussi fait connaissance avec ma famille, découvert nos coutumes, notre cuisine... Deux mois, c'est peu, mais c'est un début. De retour en France, il s'est occupé des papiers du mariage. Mais, juste avant notre mariage, il a découvert qu'il était malade, le diabète comme maman, et m'a demandé si je voulais toujours l'épouser. J'ai dit oui, je respecte ma parole.

Il s'est converti à l'Islam

L'Islam nous interdit de nous marier avec un non-musulman, cela a été difficile, mais mes parents avaient confiance en moi, ils m'ont laissée libre de mon choix. Mais, même si j'étais libre, il m'a fallu l'accord de mon père, et que mon mari se convertisse à l'Islam.

Aujourd'hui il fait le ramadan et sa prière cinq fois par jour. Je lui ai appris à faire ses ablutions. Il se lave les mains, la bouche, le nez, le visage, les oreilles, les mains, les pieds et les cheveux avant chaque prière. Il connaît les gestes par cœur.

Je porte le voile

Au Maroc, je ne portais pas le voile maintenant que je suis mariée et que j'ai une petite fille, je le porte. Dans notre culture, l'Islam dit que dès que la femme est adulte elle doit porter le voile ; ma maman le porte. Maintenant, chacun fait ce qu'il veut, si les autres ne veulent pas le porter, c'est leur problème. Je n'impose pas mes idées, donc je ne veux pas que l'on m'impose quoi que ce soit.

Ma vie en France

Mon mari est très grand, sympa et je le trouve très beau. Pourtant, ça a été dur de quitter ma famille et le Maroc. Heureusement, en France j'ai ma grand-mère, ma tante et mon oncle. Ça fait 21 ans que ma tante vit en France et si j'ai un problème, elle m'aide.

Ici, je m'occupe de ma fille, de mon mari, je fais le ménage, je regarde la télé pour passer le temps et je lis des livres en arabe.

Du côté de mon mari, nous n'avons pas beaucoup de famille, sa mère et son père sont morts. On voit son frère, il est aveugle et habite tout près.

J'ai des amies arabes, mais je sors très peu. Mes amies marocaines me manquent beaucoup. Les autres, les gens qui n'ont rien à me donner ne m'intéressent pas. Je suis bien avec ma famille et mes amis. Pourquoi devrais-je m'intéresser aux autres? Ils ne me donnent rien à moi.

Travailler

Aujourd'hui, je ne peux pas travailler, car Jasmine est petite, mais j'aimerai. Une fois, j'ai trouvé une annonce, un salon cherchait une coiffeuse pour le samedi et le dimanche, mais quand j'ai dit mon origine, ils m'ont refusé. Ouvrir un salon coûte cher, je n'ai pas d'argent et mon mari, à cause de sa maladie, est au chômage. Je pourrai, peut-être, faire de la coiffure à domicile. J'ai plein d'envies, j'aimerai changer d'appartement, avoir une gazinière, mais on a des difficultés financières. Si je trouve du travail, je travaille, mais si je travaille maintenant je perdrai tous nos avantages, la CMU, la CAF, le RMI.

Je ne me sens pas Française

Avec mon mari, on s'entend bien, mais il reste Français et moi, Marocaine. Je suis une Marocaine qui vit en France. Je pense demander la nationalité française, elle me servira pour mes droits et peut-être que par la suite, je me sentirais Marocaine et un peu Française.

Je parle français avec mon mari, et arabe avec ma famille

J'ai des difficultés pour m'exprimer, dialoguer en français. J'apprends l'arabe à mon mari et à ma fille, mon mari lui apprend le français (il ne comprend pas l'arabe).

Je ne veux pas qu'elle oublie ses origines marocaines même si elle est Française de naissance et musulmane. Elle devra attendre ses 18 ans pour la nationalité marocaine.

Je ne suis pas sûre de rester définitivement en France, tout dépendra. Si ni mon mari ni moi ne trouvons de travail, on retournera peut-être tous les trois au Maroc. On y serait beaucoup mieux, surtout au niveau du logement.

Six mois plus tard

Rania témoigne de l'évolution pour elle et sa famille

Finally, j'ai eu un appartement sur l'île de Thau

C'est dur d'avoir un appartement en HLM, il faut attendre son tour. J'ai fait trois dossiers et j'y allais tout le temps. À la fin, ils m'ont dit, — *quand on a quelque chose, on vous appelle.*

Finally, j'ai eu un appartement proche de celui de ma tante. Je suis contente, car c'est important de se rapprocher de sa famille. L'appartement, c'est la moitié de ma vie, donc je suis bien en France. Je vois l'avenir avec patience. Comme d'habitude, je m'occupe de la maison, ma fille et mon mari sont avec moi, l'école et la mairie sont à côté.

Sur l'île de Thau, je parle ma langue, bien sûr il y a des Français, mais la plupart des gens sont d'origine arabe ; on va chez les uns et les autres.

Maintenant on a le RMI

Avant mon mari touchait le chômage, maintenant on a le RMI, alors le problème de l'argent est toujours là ; heureusement, comme le

cheveu marocain est très dur à coiffer, à l'occasion des fêtes, on m'appelle.

Je cherche du travail, mais, à part la plonge et la coiffure, je ne sais rien faire d'autre ; et je ne sais pas comment faire pour ma fille, car même si mon mari ne travaille pas, il sort. En plus, si je finis à une heure du matin qui va venir me chercher au centre-ville? Le bus finit à 20 heures, et mon mari m'a dit,

— *jusqu'à 22 heures maximum, c'est bon, je viens te chercher ; si c'est plus tard, non, je ne viendrai pas, car c'est dur.*

J'aimerais travailler dans un salon de coiffure

J'ai pratiqué ce métier pendant neuf ans et je veux repasser mon diplôme pour qu'il soit valable en France, je suis inscrite à l'ANPE. Ils m'ont dit,

— *dès que tu te débrouilles bien en français, peut-être que nous allons te trouver une place pour faire des stages.*

Pour apprendre, je suis inscrite à une association, GRIPA, ils m'ont fait remplir un dossier pour connaître mon niveau. Je suis très contente!

Je préférerais rentrer au Maroc

Car mon mari ne travaille pas, moi non plus et toute ma famille est là-bas. Mais je reste ici, car on touche quelque chose et là-bas, on n'aurait rien et pas de travail.

Financièrement, on est obligé de rester en France. Alors, pour le moment, je reste ici.

Je suis née en Algérie

Deux ans après ma naissance, mon père est parti travailler à Sète. J'avais 16 ans lorsque nous l'avons rejoint. Puis, je suis revenue au pays natal pour me marier. J'y ai vécu 14 ans. Aujourd'hui, je suis de retour sur l'île de Thau avec ma propre famille.

En Algérie, mon père est né français, il était militaire. Quand la France a quitté l'Algérie, il s'est retrouvé sans emploi. Il avait 24 ans, il a quitté sa famille pour suivre l'armée française et finir son contrat.

Pendant presque neuf ans, papa venait nous voir une fois par an, mais comme toute la famille était là, on n'était jamais seul avec lui. On a grandi sans notre père.

Ma mère en avait ras le bol d'assumer, seule, toutes les responsabilités. Elle ne pouvait pas être à la maison pour nous surveiller et dehors en même temps. Son mari présent un mois par an! elle ne supportait plus. Il nous manquait.

Chaque année, mon mari et moi retournons en Algérie pour que les enfants n'oublient pas. Ils sont très contents. Plus tard, ils pourront vivre où ils veulent. Cela dépend de ce qu'ils feront.

En France

On ne manque de rien. Il y a beaucoup d'avantages et ça me plaît de vivre sur l'île de Thau, j'y suis bien, et j'ai toute ma famille. J'y élève mes enfants!

Je suis de nationalité française, mais mon pays est l'Algérie! J'aime mon pays natal et j'espère y finir ma vie. De toute la famille, je suis la seule à vouloir retourner au pays.

En France pour la première fois

Je suis venue en France pour la première fois alors que j'étais étudiante, avec une copine, pour gagner un peu d'argent. Au Maroc on nous avait dits,

— *vous allez voir, en France, vous aller travailler tout de suite !*

Mais on s'est aperçues que la réalité était différente. J'ai vu des filles venues seules se retrouver dans la prostitution. Nous, on est restées un mois, on a bouffé nos bourses et on n'a rien ramené avec nous. Mais, c'est au cours de ce voyage que j'ai rencontré mon mari.

En France, avec ma copine, on habitait chez son oncle, à Thionville. Au Maroc, j'étais libre comme le vent, mais ici, il ne nous laissait pas sortir et je me sentais prisonnière. On s'ennuyait vraiment, alors son oncle nous a présentées à une amie à lui, une Algérienne, qui tenait un café et nous a autorisées à nous y rendre. C'est là que j'ai rencontré Thomas, mon futur mari.

Il était venu boire un café, nous on revenait de faire des courses pour la patronne. Quand Thomas m'a vue, il a flashé, tout de suite ! Il croyait que l'on venait des îles. Il a demandé à la patronne,

— *qui c'est ?*

— *ce sont les nièces d'un copain à moi, elles sont venues passer quelques jours.*

Par la suite, Thomas est revenu tous les jours et il restait toute la journée. Il consommait, alors la patronne était contente. Quand il a demandé l'autorisation de nous parler, elle a dit,

— *oui.*

À la fin de notre séjour, Thomas a proposé de nous ramener en voiture au Maroc. On a dit,

— *OK ! Si tu veux visiter le Maroc.*

J'ai appelé mes parents pour demander l'autorisation de ramener Thomas à la maison. J'avais l'habitude, mon prof. de français était venu pas mal de fois et il y a eu des Allemands que j'avais côtoyés au camping. Mes parents ont accepté, ils étaient ouverts et j'étais très libre, je ne pensais pas au mariage à ce moment-là.

Thomas au Maroc

On est parti. On a passé une nuit chez ma copine puis on est arrivé chez mes parents. Ils ont dit,

– *il passe 15 jours et il s'en va !*

Et moi,

– *ben oui ! Il ne va pas rester, je n'ai rien avec lui !*

Mon futur mari est reparti 15 jours après, et il est revenu. Là mon frère,

– *qu'est-ce qu'il veut celui-là ?*

Moi, j'aimais qu'il soit là. Il était plus âgé, plus posé que moi ; avec lui, je me sentais en sécurité et il était toujours très correct. Il avait entendu dire, qu'une fille qui perdait sa virginité avant le mariage on la tuait. À partir de ce moment-là, Thomas n'a plus quitté le Maroc.

Mon père me faisait vraiment confiance

Quand j'allais à la fac et que j'habitais seule, papa, qui était routier, venait souvent me voir. Il arrivait à trois heures du matin, toquait à la porte et restait dormir. Mon père était fier de moi.

Je voulais devenir institutrice, hélas, j'ai échoué le concours d'entrée. En vérité, j'étais deuxième sur la liste d'attente, mais la directrice a pris la sixième. On est allées la voir avec mon oncle. Il lui a dit,

– *Madame, ma nièce est la deuxième de la liste !*

– *Monsieur, vous ne m'avez pas donné ce que le père de la sixième m'a donné.*

Cette corruption m'a dégoûtée, j'étais enragée, et j'ai décidé de quitter le Maroc et de venir en France.

Je me marie avec Thomas, qui se convertit à l'Islam

Je suis rentrée chez mes parents et j'ai dit,

– *je veux me marier avec Thomas, car il va se convertir à l'Islam.*

Mon père, qui avait vécu avec les Français, au début, a dit non. Alors, avec Thomas, on est allé au ministère de la Justice à Rabat où il a pris notre religion.

Il s'est fait appeler Tarik et il a commencé à faire, un peu, la prière.

Alors, mon père a dit,

– *maintenant que tu es musulman, oui, j'accepte.*

Malgré ça, comme c'est moi qui avais choisi mon mari, mes parents ne m'ont pas fait un vrai mariage, et je n'ai jamais mis la robe blanche. Ça m'a fait mal au cœur, car j'en rêvais depuis toute petite.

Mes parents m'ont dit,

– *tu le veux, c'est ton choix, on le respecte.*

Et ils ont fait un simple mariage religieux.

Thomas était vraiment très gentil. Il m'emmenait voir mes parents quand je voulais. Toute ma famille l'a accepté.

Ensuite, on est venu en France, on voyageait beaucoup

Comme je n'avais pas d'enfants et que, lui, ses enfants étaient grands, on voyageait beaucoup. J'adorais voyager, déjà chez mes parents, je bougeais beaucoup.

La Tunisie, la Belgique, j'étais dans les nuages, je ne pensais même pas à travailler.

Les dix premières années de notre mariage, mon mari et moi habitions un petit village à côté de Thionville. J'avais une voiture, un permis que j'avais passé au Maroc, j'étais libre ! Mon mari aussi me faisait confiance.

Ma fille est le plus beau cadeau de ma vie

Avoir un enfant, j'en rêvais depuis mon enfance. Après trois ans de mariage, j'ai eu ma fille. Je l'adore. Je lui ai donné une bonne éducation, elle est gentille, respectueuse et travaille bien à l'école. Merci Dieu !

Pourquoi j'ai choisi d'aider les autres

Quand j'étais enfant, il y avait toujours du monde à la maison. Mon père était routier et il prenait souvent des gens sur la route. Un jour, un homme est arrivé, en pleine nuit, à la maison. Ma grand-mère a tué le coq pour lui faire à manger. On a toujours été accueillant pour tous. Quand Grand-mère faisait le pain, elle en distribuait autour d'elle.

À l'époque, on avait un peu plus de revenus, donc on donnait plus. Cela m'est resté.

Le village dans lequel nous étions installés avec Thomas était petit. J'ai commencé à connaître tous les étrangers qui étaient dans le coin. Beaucoup ne savaient ni lire, ni écrire, ni même parler français, alors j'ai commencé à les aider.

Au sein d'une association, une femme maghrébine dialoguait avec les familles pour les aider, mais, comme elle ne savait pas écrire non plus, elle avait des problèmes pour faire ses rapports alors elle m'a proposé de venir les aider à l'association. Comme j'adore aider les autres, j'ai accepté et j'ai commencé à me rendre régulièrement à l'association. On était toutes bénévoles, il y avait une Turque, une Cambodgienne, une Laotienne, une Algérienne et une Marocaine, six nationalités différentes. Comme souvent, pour traduire, on accompagnait les gens chez le médecin, à l'hôpital, au tribunal ou à la police, l'assistante sociale du secteur nous a repérées.

Le commencement de mon chemin de militante

Elle nous a proposé de fonder une association avec un statut pour mieux faire connaître notre travail. C'était le commencement de mon chemin de militante. Au début, on était à mi-temps puis un organisme, *Office d'immigrants*, nous a formées.

Petit à petit, on a commencé à grandir, à se connaître. On a fait de la prévention auprès des femmes (en organisant des rencontres avec

des docteurs, des sages-femmes, etc.) et de l'alphabétisation (certaines femmes n'avaient jamais touché un crayon).

Plus tard, les établissements scolaires ont fait appel à nous pour aider les familles à résoudre leurs problèmes. À chaque réunion de classe, on traduisait. On a aussi fait connaître nos coutumes et nos traditions par des fêtes, des journées culinaires. Notre association était connue à Thionville et aux alentours.

Notre installation à Sète

En 1999, on s'est installés à Sète.

Moi je croyais que le Sud, avec la chaleur, la mer et la beauté des paysages, serait plus accueillant que le Nord, mais je me suis trompée. J'ai eu du mal à me faire des amies, aussi bien françaises qu'arabes.

Ma fille a pleuré pendant deux ans. Elle ne parvenait pas non plus à se faire des amies, et comme en plus elle travaillait bien à l'école, les enfants avaient du mal à l'accepter. J'ai dû organiser des fêtes et distribuer des bonbons pour qu'enfin elle s'intègre.

J'ai recommencé mon chemin de vie

Au début, je ne travaillais pas, mais j'avais gardé cette habitude d'aider les autres, et grâce à ça, doucement, j'ai recommencé mon chemin de vie.

Une association m'a demandé de travailler avec eux. J'y suis restée un an, mais j'étais mal acceptée, car une des bénévoles était raciste. Elle m'en a fait voir de toutes les couleurs. Elle disait que je volais dans la caisse, elle voulait que je parte. Pour mon départ, les animateurs ont fait une fête et ont pleuré. Ensuite, j'ai travaillé comme Assistante de vie pour les personnes âgées (courses, papiers, accompagnement...), mais le ménage, ce n'est pas mon truc! Il fallait que je réfléchisse à autre chose.

Avec une amie, on a rencontré les directeurs des établissements scolaires et on s'est aperçu que l'école n'arrivait pas à rencontrer les familles. Avec une autre association qui conduisait un travail de

médiation entre école et famille depuis plus de 30 ans, on a déposé un dossier en préfecture et fondé une annexe de l'association.

Comme ça, les femmes ont un lieu

On va à « l'asso. » si on a besoin d'aide ! Ensuite, c'est mis en place le partenariat avec les autres associations. Aujourd'hui, ça fonctionne bien, on a beaucoup d'adhérentes. D'autres viennent juste pour voir ce que l'on fait, se renseigner sur la loi, bénéficier de conseils, établir des dossiers. On oriente aussi, en fonction des besoins des personnes, vers d'autres partenaires ou des administrations. À l'avenir, si on ne trouve pas les subventions pour reconduire mon poste, je devrai peut-être arrêter. Cela ne m'empêchera pas de continuer à aider les autres.

Beaucoup de Françaises d'origine marocaine

Parce que les gens s'arrêtent à l'apparence physique, ont l'impression de ne pas être françaises. Ici, à l'association, même les professionnels nous reprochent parfois de ne recevoir que des femmes maghrébines, mais elles sont françaises ! Beaucoup sont nées et ont grandi ici. Il faut faire attention.

Pour le foulard, je ne discute pas

On est en France et chaque pays fait les lois qui sont bonnes pour lui.

Mais il faut considérer les femmes voilées sans a priori, elles ne sont pas forcément incapables de parler correctement, sans instruction et arriérées.

D'autre part, il ne faut pas non plus que les femmes se cachent derrière la religion islamique pour justifier le fait de s'enfermer, de ne pas participer à des réunions, aller au marché, conduire les enfants à l'école, etc. La femme musulmane, comme toutes les femmes, peut travailler. La femme du Prophète Mohammed, Chadija, était commerçante ; elle travaillait avec des hommes et voyageait pour son commerce.

Une histoire qui s'est passée hier !

Une femme a porté plainte contre une autre pour une histoire de musique. L'une des deux était voilée. Au commissariat, le policier accordait plus d'importance au propos de la femme non voilée et ne laissait pas parler l'autre. Et comme elle essayait malgré tout de parler, et en français, elle a tutoyé le policier qui l'a mal pris, il s'est mis à l'engueuler. Sa fille a dit,

— écoutez, Monsieur, s'il vous plaît, maman ne vous manque pas de respect. Juste, elle ne sait pas bien parler français. Déjà, les quelques mots qu'elle vous dit, c'est bien. Et ça lui a demandé beaucoup de courage de venir avec moi au commissariat.

Je connais cette dame. Elle n'a pas eu la chance d'aller à l'école ; mais elle fait des efforts pour s'intégrer dans la société française et suit des cours d'alphabétisation.

Grand-père s'engage dans l'armée de Franco

Je suis d'origine marocaine. À l'époque de la guerre civile en Espagne, alors que la famine touche le Maroc, ma famille vit en Algérie. Mon grand-père maternel, alors jeune marié avec un enfant, s'engage dans l'armée de Franco, sans parti pris, juste pour gagner de l'argent. Tout se passe bien.

À la fin de son contrat, il revient les bras chargés de cadeaux. Au port, il loue un cheval, une carriole et ramène de tout à sa famille.

Grand-père ne veut plus retourner à la guerre. Seulement, un jour, il voit des gens qui embarquent pour le front. Là, il se dit,

— *je ne trouve pas de travail, qu'est-ce que je fais ? J'y retourne !*

Et il repart. Il meurt à Madrid tué pendant le cessez-le-feu.

Grand-mère accepte la demande en mariage d'un homme d'un certain âge

Ma grand-mère est enceinte de ma mère quand elle apprend la mort de son mari, elle veut partir, mais sa famille tient aux petits-enfants.

Ma grand-mère, une femme forte qui ne veut dépendre de personne, leur dit,

— *non, je veux les élever, je vais m'en occuper correctement.*

Grand-mère reçoit plusieurs demandes en mariage (elle est jeune et belle) mais elle refuse de peur d'avoir à rejeter ses enfants. Elle gagne de l'argent en faisant le ménage dans des familles françaises.

Un jour, elle accepte la demande en mariage d'un homme d'un certain âge. Il est veuf et a deux enfants, dont une fille de l'âge de ma mère. Elle se dit,

— *avec lui, je n'aurais pas de problème, il va s'occuper de mes enfants. Il est gentil.*

Grand-mère en a eu trois filles.

Des tensions naissent entre Algériens et Marocains

En 1962, c'est l'indépendance. Il y a peu de travail donc des tensions naissent entre Algériens et Marocains. Pourtant, les Marocains ont participé à la libération.

Mon père, qui ne se sent plus en sécurité, nous ramène au Maroc.

— *restez là, je vais en Europe nous trouver un endroit.*

Il part pour l'Allemagne, puis va un peu partout jusqu'à ce qu'il trouve un emploi en France.

J'arrive en France à l'âge de cinq ans

C'est le printemps, on habite à la campagne. De nos fenêtres, on voit les champs à perte de vue et un grand bassin nous sert de piscine. Ça sent bon la terre. Mon père a planté des tomates et des fleurs.

L'apprentissage de la langue est facile, car ma mère est trilingue (je la découvre), elle parle berbère, arabe et français. Entre l'école et ma mère, en trois mois, je parle français. Hélas, comme on n'est que trois ou quatre familles marocaines, on en perd l'habitude de parler l'arabe.

Par la suite, on déménage dans une résidence. Tout le monde s'entend bien. Il y a du savoir-vivre et des principes. De temps en temps des tensions, quelques mots racistes, mais pas méchants.

Ce n'est pas évident d'accepter la différence, mais l'intégration se passe bien. On est habillés de la même façon et ma famille n'est pas typée. Pour les prénoms et la cuisine, chacun fait à sa manière. Au collège, je ne mange pas de porc, je prends un œuf à la place, on me respecte. Et un jour, une Française a dit,

— *ce que j'aime chez Sara, c'est qu'elle ne trahit jamais ses traditions.*

Pour mon mariage, je ne cherche pas à comprendre

Mon père est traditionaliste. Mes sœurs sont battantes, mais moi, comme je n'aime pas faire de peine, je laisse faire. Bien sûr, je dis non quand quelqu'un ne me plaît pas.

Un jour, j'ai dit oui. Au début de notre mariage, il abuse de son autorité. Il croit que c'est normal. Il ne me bat pas, mais il ne me respecte pas.

— *ce que tu dis n'a pas d'importance, tu n'es qu'une femme, c'est moi l'homme de la maison, c'est moi qui commande.*

Au départ, je veux six enfants, mais je m'arrête à cinq. Je ne suis pas une vache!

J'inscris mes enfants à l'école et je commence à travailler. Je me débrouille très bien, je veux m'épanouir, mais lui est jaloux. Il pense arriver à me modeler comme il veut, non!

J'ai accepté mon mari par respect pour mes parents. Il avait l'air gentil ; il ne buvait pas, ne fumait pas, ne courait pas. Seulement, les gens, on apprend à les connaître lentement.

Je quitte mon mari

Il aurait été juste avec moi, je serais restée juste avec lui. Il était injuste, alors je lui montrais de quel bois je me chauffais! Je le quitte. Je deviens cuisinière. Je travaille dans un restaurant. Je me sens bien, je me trouve belle, je suis heureuse. Il n'est plus question de retourner avec lui. Là, il comprend.

Pour notre couple, la religion change tout

Dieu merci, pour notre couple, la religion change tout. Depuis toujours, je m'y intéresse. Jeune, je me disais,

— *un jour, je rentrerais au couvent!*

C'est drôle, le couvent est catholique! Mais pour moi, Dieu existe et c'est tout. C'est beau de croire en Dieu. Quand à la télé je vois ces femmes voilées, pour moi, elles représentent la pureté, la tranquillité, le calme ; elles prient, il y a ce respect, cette gentillesse!

À l'époque, il y a peu de livres et sur Internet, il n'y a rien. Je ne connais même pas la différence entre les sunnites et les shiites ; en plus, on parle beaucoup de terrorisme. Mais je sais que l'Islam ce n'est pas ça, Dieu est bon.

Je décide de porter le foulard

Avec la religion, je trouve le repos. Je décide de porter le foulard. Je découvre les bonnes facettes de la religion, et tout ce qu'elle offre à la femme. Je découvre que la femme voilée, maltraitée n'est pas la religion ; la femme voilée est la femme aimée de Dieu.

Avant le Prophète, la femme n'était rien

Si on apprenait à nos enfants l'histoire de Mohammed, toutes les femmes seraient heureuses.

La maltraitance des femmes, l'esclavage, il fallait changer petit à petit.

Le Coran n'autorise pas à frapper sa femme. Il dit au mari,
— *tu peux corriger ta femme.*

Cela veut dire, petit à petit met ta femme sur le droit chemin. Tu as le droit d'être dur, mais pas d'en venir aux coups. Battre les femmes était dans la tradition arabe d'avant le Coran.

La polygamie est la seule chose qui m'ennuie un peu dans l'Islam. Mais pas besoin de se marier avec 10 ou 15 femmes, le Prophète l'a fait pour éviter la guerre entre les tribus. Mais il a dit,
— *je vous conseille de n'avoir qu'une seule femme.*

La religion apprend à mon mari à respecter ce que le Prophète a dit de la femme ; la femme est le pilier du foyer. En arabe, le mot maman c'est : *houme*, et le mot communauté c'est : *houma*. Dans un foyer, tout passe par la mère, c'est une lourde responsabilité, mais c'est magnifique. Le père se charge de tout ce qui est matériel. Même s'il aime ses enfants, le papa n'a rien à voir avec la maman. Une mère ne lâchera pas ses enfants. On parle souvent de l'instinct maternel, jamais de l'instinct paternel. Mon père était pareil.

J'ai arrêté de travailler, pas à cause de mon mari, mais par rapport à mon foulard. Je reprendrais, peut-être, le jour où la France acceptera qu'une femme travaille avec le foulard.

Chez les musulmans, le savoir est un devoir (les études, l'écriture, l'instruction...) Il fait partie des recommandations de l'Islam.

Dire qu'une femme n'a pas le droit d'aller à l'école, de travailler, c'est n'importe quoi. Ce sont des gens que l'on rencontre ici et qui me mettent hors de moi.

Je suis une femme moderne

Aujourd'hui, je me sens bien dans ma peau, je suis une femme moderne, ouverte, avec ses particularités. Souvent on me dit : si on t'entend parler et que l'on ne te voit pas, on ne pense pas que tu es voilée et habillée comme ça. Mon mari me dit souvent,

– *tu cogites trop! Arrête, il faut être simple, regarde ma tante, elle ne réfléchit pas et elle se porte bien!*

Je lui réponds,

– *si je ne cogite pas, je n'existe pas.*

Je suis plus proche des musulmans, mais je suis aussi sensible à ce qui se passe dans le Monde. La Palestine, vous trouvez ça normal? On vit dans un monde d'injustices.

L'Homme blanc fait beaucoup de mal! Je ne sais pas pourquoi l'Homme africain se laisse faire. La colonisation n'est pas une bonne chose. Les pays occidentaux ont pris toutes les richesses. Ils ont défait beaucoup de choses.

L'Islam

Je connais l'histoire arabe et comment est apparu l'Islam en Arabie Saoudite. Avec Moïse, il y a eu la Torah! Avec Jésus, la Bible. Puis Mohammed est arrivé avec le Coran. Chaque prophète délivrait un message qui convenait à l'état de la société et aux mœurs du moment.

À l'époque de Mohammed, un homme pouvait se marier avec une non-musulmane, à la condition qu'elle soit juive ou chrétienne. Il l'accompagnait à l'église ou à la synagogue et lui allait faire sa prière.

L'Islam respecte tous les prophètes. Juifs et chrétiens rentrent dans la catégorie des gens du livre, à un détail près! Car il y a eu des rajouts ultérieurs qui ont effacé des parties de la Torah et de la Bible,

leurs savants ne se sont pas tenus aux écrits initiaux. Au Coran, on ne peut rien ajouter, c'est le dernier livre. On dit que Mohammed est le sceau des prophètes.

Le Prophète n'était qu'un pauvre berger illettré. Dieu a envoyé son message à Mohammed (il ne lui a jamais parlé directement, comme à Moïse). Il a eu sa première révélation à l'âge de 40 ans, alors qu'il ne connaissait rien de l'Islam.

Il a demandé gentiment aux gens de respecter la parole de Dieu, mais parce qu'il y avait beaucoup d'injustice, il a dû employer la force. Les riches écrasaient les pauvres, il suffisait qu'un homme soit noir pour qu'il devienne esclave et il y avait des guerres entre les tribus. On volait les femmes pour en faire des prostituées. Dans les tribus, lorsqu'un homme avait une fille, il l'enterrait vivante pour qu'elle ne jette pas la honte sur les familles. Femmes et jeunes filles étaient des butins de guerre. Ça ne pouvait plus durer.

Mohammed dit,

— je suis un homme, quand je serais mort, ne venez pas me demander, je ne suis pas votre seigneur.

Je suis contente d'être une musulmane

Un musulman c'est quelqu'un qui pratique, pas seulement quelqu'un qui est né avec l'Islam dans sa tête et dans son cœur. Un vrai bon musulman a peur de Dieu.

Celui qui n'a pas envie de suivre cette religion, on ne l'a pas l'obligé de faire cinq fois sa prière ou le ramadan. Dieu a dit,

— c'est entre moi et ma créature, ce n'est pas à vous de régler ces comptes-là, c'est à moi.

Aujourd'hui, le capitalisme prend le dessus, seul l'argent compte. Chez nous il compte aussi, mais moins que les principes de vie.

Si on a de l'argent de côté depuis un an, pour le purifier, on en donne une partie à des pauvres. Chez les musulmans, la sécurité sociale, le RMI et l'impôt sur la richesse existent depuis 1400 ans.

Les 60 Hisbs du Coran sont les recommandations de Dieu.

Sur une sourate de quatre lignes, vous avez des livres et des livres qui expliquent à quel moment est arrivée cette sourate, dans quelles conditions, pour quelles raisons. Ce n'est pas un homme ou deux qui interprètent le Coran, mais des savants du monde entier.

Il est dangereux de sortir des paroles de leur contexte.

Il y a toute une sourate sur l'homme :

« L'homme est plus costaud, plus fort, plus capable que la femme. »

Certains ont pris ce texte et l'ont affiché en grand. Ça veut dire quoi? Il faut se soumettre à l'homme, l'écouter? Pourquoi? Parce qu'il est costaud et plus fort?

Quand on relit ce texte (je suis allée le chercher) : l'homme est capable, ça veut dire qu'il doit travailler pour sa femme et ses enfants, les soutenir, être là dans les moments difficiles. Il doit être plus fort moralement, pas pour battre sa femme.

SONIA

Je ne connais pas les droits du travail pour les femmes en France

Mon mari ne veut pas que je travaille

Je m'appelle Sonia. Je suis en France depuis 2001. Au début, je suis venue pour des vacances, mais la voisine de ma sœur m'a présenté un homme qui cherchait une femme tranquille ; et comme moi j'avais besoin d'un mari, je me suis mariée. Je commence une nouvelle vie.

Mon mari ne me laisse pas beaucoup sortir, il est gentil, mais parfois moins, il change comme la météo!

Il ne veut pas que je travaille, il dit,

-- *tu travailleras le jour où je serais mort!*

Moi j'aimerais m'occuper, devenir femme de ménage (il n'y a que ça que je sais faire) ou m'occuper des enfants de l'école. Peut-être qu'il acceptera. Il a peur, car sa première femme a rencontré quelqu'un en travaillant dans un restaurant et elle est partie.

Puisque c'est lui qui me donne à manger, je dois l'écouter, accepter sa décision, c'est comme ça au Maroc. Je ne connais pas les droits du travail pour les femmes en France, mais j'aimerais bien.

J'ai beaucoup de soucis, des fois, quand je me regarde dans la glace, je me vois comme le Roi Lion, comme un animal qui ne vaut rien du tout, qui a les yeux qui changent, c'est psychique, je ne peux pas faire autrement. Des fois, je ne dors pas de la nuit, car je réfléchis à ma vie.

Je n'existe pas

Je me sens inutile, comme une poubelle, car je n'ai pas d'enfant. Pourtant, je reste importante pour mon mari, car il a déjà quatre enfants avec sa première femme.

Parfois, quand je vois les enfants des autres, avec leur comportement, je me dis que je n'en veux pas, mais quand je suis toute seule chez moi, je me dis qu'il faut que j'aille voir un médecin,

avoir des enfants et être heureuse. Je pense que je n'y arrive pas, car j'ai beaucoup de soucis.

Avec mon mari, je suis bien, mais avec sa famille, je n'ai pas droit à la parole. Ses enfants sont toujours derrière moi et j'ai peur que mon mari me quitte, ou qu'il meure (il est âgé) et de me retrouver à la porte. Ça me rassure un peu de savoir qu'en France, il existe une loi pour les femmes. La peur est en moi, je ne peux pas l'enlever.

Ma famille : ma mère, mon père, mon frère et ma sœur vivent en France depuis 15 ans.

Ma sœur et son mari ont eu un grave accident. Lui est mort, elle a été gravement blessée. Après cet accident, mon père est venu la soigner puis le reste de la famille l'a rejoint. Ils ont tous la nationalité, moi non. Je l'ai demandée, j'attends.

Pour travailler, il faut savoir lire et écrire. J'apprends le français au marché avec les autres femmes (les hommes ne parlent que l'arabe) et je me suis inscrite à l'école du secours catholique où j'apprends avec de vieilles dames françaises. Je viens aussi à l'association *Femmes en Languedoc Roussillon*. Pour moi, parler français est très important. Mon mari me le dit.

J'espère finir ma vie et mourir ici

Les gens sont gentils, et puis on a tout le confort. Le Maroc, chaque année, j'y retourne 40 jours pour les vacances, c'est la misère et la poussière. Je n'ai pas le mal du pays.

KARIMA

Mes parents, d'origine marocaine, sont partis travailler en Algérie
française

J'ai huit enfants, quatre garçons et quatre filles. Quand je suis venue en France, deux de mes fils et une fille sont restés au Maroc.

Mes parents, d'origine marocaine, sont partis travailler en Algérie française

Il était facile de passer la frontière entre nos deux pays. Aujourd'hui, presque toute ma famille vit en Algérie.

À l'époque, mon papa travaillait dans une cave à vin. Maman restait à la maison et c'était notre sœur aînée qui s'occupait de nous.

À la cave, papa nettoyait les amphores, des sortes de grands fûts creusés dans le sol, il y descendait par une échelle.

Un jour, l'échelle a ripé

Et mon père est tombé dans le marc de raisin, il rampait, mais ça glissait comme du savon. Il n'arrivait plus à remonter et, à cause du bruit des moteurs de machines, personne ne l'entendait crier. Il est mort asphyxié.

Quelqu'un est venu à la maison en criant,

— *Madame, Madame, le mari est mort !*

Il a été remonté et ils l'ont ramené à la maison. Ces collègues l'ont allongé et couvert d'un drap avec beaucoup d'attention. Papa était grand et très mat de peau. Tout le monde est venu pour le voir, la mort était respectée. Nous, les enfants, on était alignés devant le corps de notre papa. Maman pleurait beaucoup. Elle était très jeune et moi j'avais trois ans. Mon papa travaillait pour la France.

Mon père est mort l'année de la pauvreté et il y avait la famine

On mangeait beaucoup d'une herbe sauvage, la Bakoula, qui ressemble à des épinards. La France donnait des bons pour le sucre, la farine, le sel, le pain, le savon, etc. On a appelé ça : l'année des bons. Le pain venait des Américains, il était délicieux.

Ma maman faisait le ménage chez le patron de mon père, qui nous laissait ramasser les sarments de vignes pour que nous puissions nous chauffer. Nous les enfants, on s'occupait des chèvres et on pouvait avoir du lait ; parfois les parachutistes nous donnaient les toiles des parachutes. Nous manquions de nourriture, mais notre famille était très soudée.

Nous habitions dans une grande tente marocaine, ce n'était pas très confortable, mais je disais à ma maman,

— *je n'ai pas froid, mais très faim.*

Seuls les patrons étaient bien logés. Plus tard, pour les ouvriers, le patron a construit des maisons traditionnelles avec des roseaux sur le toit et des murs en torchis de terre. On n'était pas riche. On avait un jardin collectif, qu'on travaillait avec le tracteur.

Les Africains avaient de la viande à manger, mais pas nous

C'était les Africains qui s'occupaient du blé parce qu'ils savaient faire marcher les machines. Ils avaient de la viande à manger, mais pas nous ! Un jour, pour nous venger, on est allé chercher des escargots, et exprès, on les a mis dans leur grande marmite (ils ne mangent pas les escargots). On a bien ri quand on a vu la tête qu'ils faisaient. Les Africains ont jeté la marmite et nous, on est allés récupérer la viande et on l'a ramenée à la maison. Maman a dit,

— *d'où vient la viande ?*

Et nous,

— *c'est un monsieur qui l'a donnée !*

Petite, j'étais un vrai petit diable et je ne pensais pas devenir très sage ! Ma maman a eu beaucoup de mal avec nous pour l'éducation. Une fois, j'ai même dormi à côté d'un loup !

J'ai vu mon mari, pour la première fois, chez sa grand-mère où j'étais bergère

Il portait un turban et me montrait son argent en tapant sur ses poches. On ne s'était jamais vu avant. Mon frère, qui commandait, a donné son accord pour le mariage ; car sans papa, il n'y avait pas à manger à la maison et il fallait que les filles partent à la charge des maris.

J'étais trop jeune, je n'avais même pas mes règles

Mon futur mari m'a ramené une robe, des bracelets en argent, des babouches et une étoffe pour me couvrir la tête le jour du mariage. Ma dot à moi était de trois euros ; avec je pouvais m'acheter un cadeau rien que pour moi. J'ai acheté mes bracelets en argent. Il y a eu une belle cérémonie, il n'y avait pas de voiture, mais j'ai eu une calèche.

Le soir, on m'a amenée à la maison du mari. Je pleurais. Je ne voulais pas avoir de relations, mais, avec la famille, j'ai été obligée.

Il n'y avait qu'une chambre ; d'un côté, je dormais avec mon mari, de l'autre, ma belle-mère et puis sa mère et son mari.

Je ne savais encore rien faire, mais j'ai tout de suite mis les mains dans la farine pour apprendre à faire le pain. Je voulais être utile, mais ma belle-mère était méchante avec moi.

Quand j'ai eu mon enfant, comme c'était une fille, personne n'était content

Un jour que je faisais le pain, ma fille a touché la pâte et ma belle-mère l'a frappée. Moi, j'ai dit,

— *pourquoi tu la frappes ?*

Elle nous a tirées dehors toutes les deux. Je suis partie toute seule sur la route. Je portais le bébé sur mon dos et je tenais à la main un petit drap dans lequel j'avais mis quelques affaires pour ma fille. On avait froid.

J'ai rencontré un taxi, j'ai dit au chauffeur,

— *s'il te plaît, tu peux m'amener ? J'ai le bébé et chez ma mère, c'est très très loin.*

Il se trouve que cet homme appartenait à la famille de ma belle-mère. Il savait qu'elle était très méchante. Il a dit,

— *est-ce qu'elle t'a mis dehors ?*

Et il m'a ramenée chez elle. Il lui a parlé pendant que j'attendais devant la porte. J'avais peur.

— *reste là, je vais faire une course et je te ramène ta maman et ton papa.*

Après ils sont tous revenus, maman, papa, mon frère et l'homme du taxi.

Maman a dit,

— *pourquoi tu l'as prise, si c'est pour lui faire du mal ? Pourquoi tu la mets dehors, toute seule, sur la route ? Elle ne connaît personne, elle pourrait se faire tuer.*

Ma mère et mon frère m'ont ramenée chez eux. Plus tard, j'y suis retournée.

Courbée, toujours courbée

Un jour, mon mari est parti vivre en France. Moi, en Algérie, je m'occupais de la famille et de la maison. En Algérie, les maisons ne sont pas comme ici, tu étais courbée, toujours courbée pour balayer, cuisiner et faire tout ce qu'il y a à faire.

On allait chercher l'eau au puits dans un champ. On la remontait, à la main, dans des petits récipients en caoutchouc et on la ramenait dans des bidons.

Un an après, j'ai rejoint mon mari. À l'époque, il n'y avait pas besoin de visa, un passeport suffisait pour venir en France. J'y suis depuis 28 ans.

On a vécu dans un petit village du Midi, près de Nîmes. Je travaillais dans les champs. Je faisais tout ce qu'il y avait à faire, le raisin, l'ail, etc. Je ne parlais qu'arabe, car mes patrons le parlaient aussi, un peu ! Tout le monde était gentil, ainsi que tous les gens du village ! Quand mon mari était absent, les patrons s'occupaient de moi et je leur faisais des galettes.

J'ai bien éduqué mes enfants

Ils travaillent. Maintenant, tout va bien, j'aime mes enfants, mes belles-filles, mes petits-enfants, tout le monde! Eux aussi ils m'aiment.

Quand la maman est gentille, tout le monde est gentil.

Maman coupait le cordon, enlevait la poche et allait l'enterrer très profondément dans le sol. Elle savait d'avance comment le bébé était positionné. S'il se présentait par le siège, elle savait s'y prendre. Parfois, ma mère accouchait des mamans qui n'avaient rien et là, elle déchirait sa robe pour entourer le bébé. Ma mère a un grand cœur. Il lui arrivait de rester sept jours consécutifs pour aider la maman avec son bébé.

Elle a fait une cinquantaine d'accouchements, mais ne se faisait pas payer. Maman faisait ce métier par amour et pour aider les gens. Elle, elle accouchait toute seule. Elle a eu sept enfants.

Ma grand-mère faisait déjà les accouchements

Petite, ma mère y assistait. Grand-mère pratiquait dans un grand village et ma mère dans un petit. Entre les générations de ma grand-mère et de ma mère, l'accouchement avait évolué. Il y a eu davantage d'argent pour acheter du matériel. Aucune des deux n'a jamais demandé conseil à un médecin et moi, je n'ai jamais vu de maman malade après leur accouchement.

Encore aujourd'hui, les femmes rendent visite à maman avec leurs enfants. Elle a presque 70 ans et ne pratique plus, car elle est trop âgée.

Ma mère et ma grand-mère avaient un don de guérisseuse. Elles soulageaient les douleurs du ventre, du thorax... moi aussi, mais je ne suis guérisseuse qu'au bled, en France, ça, je ne l'ai jamais dit.

En Algérie, j'ai accouché à la maison. Beaucoup de femmes accouchent la nuit. Les accouchements à la maison existent encore. Pour avorter, il faut prévoir 3000 dinars pour un médecin.

Cela fait sept ans que je suis en France. Les premières années ont été très difficiles, je ne parlais pas bien le français. Aujourd'hui, ça va, je comprends même si j'ai encore du mal à parler. Je me suis fait des amies et surtout j'ai beaucoup de courage.

Je ne suis pas arrivée à avoir un visa

Ma maman est venue en France pour se faire soigner. Moi, je suis arrivée en 2002 pour m'occuper d'elle. Je ne suis pas arrivée à avoir un visa donc je suis venue comme ça. J'habite un appartement sale et humide. En ce moment ma mère est au bled, quand j'aurais un bon appartement, elle reviendra habiter avec moi.

CONVERSATIONS

Ensemble chaque mardi matin, au fil de nos rencontres, nous avons souvent échangé des souvenirs et débattu de sujets divers.

« Conversations » est composé de parcelles de ces échanges.

Nous les avons rassemblés par thème :

- souvenir d'enfance
- rapports entre les femmes et les hommes et la question de l'égalité
- autour de la virginité
- autour de l'accouchement
- Burka et foulard.

La publication de ces échanges est une façon de vous convier au partage.

La famille en Algérie

J'adorais mes vacances en Algérie, je retrouvais mes cousines et cousins. Là-bas, ce n'est pas pareil.

La maison est en brique, au milieu de la cour, devant, il y a un grand figuier ; petits, nous montions dessus et mon grand-père nous disputait.

Au baptême de mon petit frère chez mes grands-parents, il y avait toute la famille et les voisins ! Tout le monde était mélangé, les garçons les filles, et il y avait de la musique.

La circoncision

Mon frère avait quatre ans, il était habillé du costume de tradition : la djellaba blanche avec le chaiha. La veille, ma mère l'avait emmené chez le médecin pour la circoncision, ensuite, on est rentré préparer toutes les pâtisseries. C'était simple, mais on s'est régalé.

Quand toute la famille était rassemblée, on s'amuse. Aujourd'hui, certains sont morts. Tout ça me manque, heureusement, il reste les vidéos et les souvenirs.

Odeurs et saveurs en Algérie

Quand on part en vacances, les maisons, les mentalités, les odeurs sont différentes. J'aime les odeurs des maisons.

Je me souviens de la saveur des abricots, des grenades, des pêches, des figes, des dattes : un fruit très ancien. Nos légumes sont meilleurs en Algérie, les haricots verts, les petits pois et j'aime aussi l'odeur de la boue. Quand j'étais enfant, je voyais tout en grand, j'étais émerveillée ; aujourd'hui, c'est plus petit, moins beau ; mais, avec la famille, on oublie nos soucis !

Quand j'étais petite

Quand j'étais petite, au Maroc, j'habitais avec toute ma famille. Devant la maison, il y avait une rivière et un grand arbre dans la cour.

Mon enfance au Maroc, du bonheur et des rires

J'ai vécu au Maroc avec mes parents et toute notre famille, les tantes, les oncles, les cousins... On avait une grande maison et un beau jardin plein de fruits et de légumes.

Nos fruits, grâce au soleil de notre pays, étaient délicieux. On les surveillait, car parfois il y avait des voleurs et on mangeait plein de confitures.

Quand on se faisait piquer par une guêpe, nos parents nous soignaient avec de la boue mélangée avec de l'urine, il n'y avait pas d'eau dans les champs.

À la fête du mouton, on en coupait trois ou quatre morceaux pour les pauvres. Le reste, on le faisait sécher, un régal!

Mon enfance, c'est du bonheur et des rires.

Papa était en France

Petite, au bled, en Algérie, je jouais dans la forêt avec mes cousines, je lavais le linge à la rivière et je montais à cheval, j'adorais! Je faisais beaucoup de bêtises, j'embêtais mes sœurs et j'insultais les hommes.

Papa étant en France, on passait l'Aïd et le ramadan seuls avec maman qui était très malade. C'est ma grande sœur et une voisine qui s'occupaient de nous. Chaque fois que mon père venait, ma mère tombait enceinte.

En 1988, j'ai eu mes papiers, j'avais 16 ans et je suis venue en France! Ici, j'ai fait des formations des stages et j'ai travaillé en restauration.

Au début, on allait à la plage en short parce qu'on avait honte et peur de nos parents.

Notre éducation était un peu délaissée par papa qui travaillait beaucoup et maman, qui avec la maison, n'avait pas trop le temps. On faisait des bêtises.

J'ai dû arrêter l'école pour m'occuper de maman

Je suis l'aînée de sept enfants. Nous, on vivait en Algérie et notre père en France depuis 1962. Il a travaillé dans l'armée, puis il a passé son certificat d'études pour devenir maçon.

J'ai dû arrêter l'école pour m'occuper de maman qui était très malade. Je devais la laver, acheter ses médicaments, l'emmener chez le médecin et je devais aussi m'occuper de mes frères. Je tenais le rôle de la mère et du père. J'avais 15 ans et j'ai beaucoup galéré, cela a duré six ans. Ce qui m'a fait tenir, c'était maman. Papa m'a beaucoup manquée.

Quand ma mère a été guérie, elle est partie rejoindre mon père en Corse. Aujourd'hui, il est retourné en Algérie.

Je regrette d'avoir arrêté l'école. Ça a gâché ma vie.

Lorsque mon père a demandé le regroupement familial

Lorsque mon père a demandé le regroupement familial, j'avais cinq ans. Je vivais au Maroc dans une grande maison, c'était les années d'insouciance !

J'ai su que quelque chose allait bouger quand on a fait les papiers, des photos. Tous les voisins disaient que j'allais partir en France. La France, je ne savais pas ce que c'était.

Quand mon père est venu nous chercher, je sentais que ce ne serait plus pareil. On a roulé longtemps puis on a pris un bateau, il secouait beaucoup, j'avais la nausée.

Arrivés en France, à Marseille, on est allés au restaurant, puis on a pris un autre bateau pour la Corse. Quand on est arrivé, il neigeait.

La Corse, c'est la mer, le maquis et la ville. On avait une maison que j'aimais bien. On nous a inscrits à l'école et ma mère s'est habillée différemment, elle est passée de la djellaba au pantalon. On était parmi les premiers immigrés.

On est resté huit mois dans cette maison, mais comme on était loin de l'école, on a déménagé dans un appartement. Quelque chose s'est cassé, l'odeur du jardin me manquait, j'ai pleuré pendant trois ans, toutes les nuits. Ma mère ne l'a jamais su.

L'homme, quel que soit son milieu, préfère avoir un garçon. Quand j'ai eu ma première fille, mon mari ne m'a pas parlé pendant trois jours.

Pas toujours, ma mère a d'abord eu quatre filles, quand je suis née mon père est entré pour savoir comment elle allait. On lui a dit,
— *ce n'est pas une bonne nouvelle, vous avez encore une fille.*
Et là, mon père a failli les gifler. Lui n'a jamais fait de différence entre ses garçons et ses filles. Moi, cela m'est égal d'avoir un garçon ou une fille.

Mon père a une nièce qui a eu huit filles ; son mari est un imam, eh bien, il a aimé toutes ses filles, sans faire de différence. Et il les a toutes mariées pareil.

Nous, on était cinq filles, ma mère était malheureuse de ne pas donner de garçon à mon père. Elle avait des propos très durs envers nous, mon père, jamais ! Pour ma mère, un garçon reste toujours avec sa mère, même quand il se marie ; alors que la fille s'en va. Mon père n'avait pas ces idées-là. Il a travaillé très dur pour nous éduquer, aujourd'hui il est à la retraite, il est très fatigué.

Quand j'ai dit à ma grand-mère que j'attendais une fille, elle m'a dit,
— *c'est un serpent !*

Moi, je préfère les garçons. Je n'aime pas les filles et je ne m'aime pas en fille. Mon père a été très dur avec moi, je ne pouvais pas faire ce que je voulais. Je n'avais pas le droit de voyager, pas le droit de sortir la nuit ; mon frère, lui, faisait ce qu'il voulait. J'étais forcée

d'accepter et mon père me frappait parce qu'il n'avait pas confiance en moi. J'ai l'impression qu'il me déteste.

Moi, j'ai eu trois garçons.

Un jour on m'a raconté une histoire, ça c'est passé à la campagne : Une femme ne faisait que des filles, tous les ans. Son mari lui a dit, — *si le sixième enfant est encore une fille, je divorce.*

Le sixième enfant était une fille, et le mari divorça. Cette femme s'est remariée, avec son nouveau mari elle a eu que des garçons. Son ancien mari, remarié lui aussi, a continué à n'avoir que des filles.

Je n'aime pas les filles parce qu'elles souffrent, mais j'ai une fille et je l'adore.

Si j'avais eu une fille, je lui aurais dit qu'elle était égale à ses frères. Mais je ne pense pas avoir d'autres enfants, je suis très fatiguée.

Mon mari pense la même chose que moi sur l'égalité entre filles et garçons. Il est contre tout ce qui se passe au bled. Quand il retourne dans son village, il voit sa nièce qui, à 40 ans n'étant pas mariée, doit aider ses parents, s'occuper du bétail et de tout le monde. Personne ne lui dit merci pour tout ce qu'elle fait. Ça, mon mari, ça le dégoûte. Il leur dit,

— *vous ne pouvez pas le faire vous-mêmes ?*

Heureusement, elle a son père qui l'adore.

Autrefois en France aussi une fille était mal acceptée.

Il fallait faire des progrès, mais aujourd'hui cela va beaucoup mieux. Pourtant, je ne me suis jamais sentie égale à un homme. L'homme est toujours le premier et la femme le suit. Même la femme française est moins payée que l'homme, et pourtant elle fait le même travail.

À l'époque, je me rappelle, ma grande sœur a passé les examens de l'école d'infirmières et elle a réussi. Mais, mon grand frère lui a dit, — *pas question que tu travailles à l'hôpital, il n'y a pas de femmes là-bas !* Il l'a privé de ses rêves et de ses ambitions, aujourd'hui elle le lui reproche. Il comprend, car ses enfants font des études. Il lui répond, — *dans le temps, c'était comme ça.*

Chez nous, les hommes riches font ce qu'ils veulent avec les femmes.

On dit que si son mari peut subvenir aux besoins de sa femme, lui offrir tout ce qu'elle veut, la femme est obligée de l'écouter et d'être aux petits soins.

Moi, je ne veux pas de la vie de ma mère. Elle a toujours fait plaisir à son mari, mais mon père ne lui a jamais fait plaisir, à elle.

Je ne me suis jamais mariée parce que je n'ai pas rencontré l'homme qu'il me fallait. J'aurai voulu qu'il soit beau, gentil, malin, avec un travail, de l'argent et une maison. Si j'avais été mariée, j'aurais travaillé, si mon mari avait été d'accord. L'accord du mari n'est pas indispensable, mais on nous éduque comme ça. L'homme travaille et décide.

Moi je ne me sens pas soumise par mon mari. C'est moi qui m'occupe de tout à la maison. Aujourd'hui, l'homme et la femme communiquent.

Au Maroc aussi les mentalités changent. Les jeunes filles peuvent continuer leurs études jusqu'en faculté.

Je dirais que les expatriés sont plus conservateurs que les gens là-bas.

Mon mari a immigré en France vers l'âge de 13/14 ans. Il m'aide beaucoup à la maison, il cuisine et cela ne lui fait pas peur de préparer une machine à faire tourner. Quand nos enfants étaient petits, il s'en occupait. Cette éducation, c'est sa maman qui lui a donné.

Moi je ne comprends pas pourquoi les hommes ont le droit de faire ce qu'ils veulent, de regarder les autres femmes... Ils se mettent devant le centre commercial et ils regardent les femmes passer.

Je me souviens d'une boucherie où on avait du mal à entrer! Les hommes se regroupaient à l'intérieur pour discuter et nous observer. Nous, en tant que femmes, cela nous embêtait, ils nous dévisageaient de la tête aux pieds sans aucun respect.

Il n'y a pas longtemps, j'ai appris qu'on m'appelait « la fille à valise » parce que, tout au début que j'étais avec mon mari que cela n'allait pas, je partais chez ma mère. Un homme m'a vue avec mes valises et depuis il m'a surnommée « la fille à valise ».

Après il faut voir ce que les hommes ont dans leur tête. Ils vont faire la prière et après ils disent,
— *regarde comment elle est habillée!*
Ils n'ont rien d'autre à faire!

Un jour un homme m'a dit,
— *monte chez moi et si tu veux je te paye.*
Je lui ai répondu,
— *tu n'as pas honte, tu as quel âge? Je pourrais être ta fille, rentre chez toi regarder un film porno et débrouille-toi.*

Ça s'est passé quand ma tante est arrivée en France. Ma tante s'est habillée pour sortir; son mari a vu un vieux monsieur devant la porte d'entrée et il lui a dit,

— *tant que ce vieux monsieur ne sera pas parti, tu resteras à la maison, tu ne sortiras pas.*

Donc, elle a été obligée d'attendre que ce monsieur s'en aille. Son mari est très dur ; pourtant, ma tante avait à cette époque 55/60 ans.

Leurs femmes sont enfermées et eux, vont manger tous ensemble à la plage.

Un jour, j'ai vu une publicité qui m'a beaucoup marquée, il y avait écrit, *il y a cinq ans mon mari me tapait et maintenant je suis libre.* Mais cette personne était morte.

La génération de maintenant commence à dire qu'elle n'est pas d'accord.

L'Islam dit que l'héritage de la femme doit subvenir à ses besoins, mais l'homme décide autrement.

Les filles reçoivent moitié moins d'héritage que les garçons et que la mère, un sixième de l'héritage de son mari.

Au niveau de l'égalité des femmes, avant quand une Algérienne divorçait, elle devait quitter le domicile ; aujourd'hui, s'il y a des enfants, c'est l'homme qui part ! Comme au Maroc.

Depuis Mohammed VI il y a des associations pour aider les femmes seules.

Aujourd'hui, les jeunes hommes ne veulent plus se marier, car ils ont peur de l'égalité des sexes.

Si la femme n'existait pas, il n'y aurait rien.

Pour moi, il est important de protéger la virginité jusqu'au jour du mariage.

Avant, garder sa virginité pour le mariage était important ; mais aujourd'hui, c'est n'importe quoi. La virginité est sacrée, mais cela ne regarde que l'homme et la femme qui se marient. Ton mari t'accepte telle que tu es et cela ne regarde pas ta famille. En France, la majorité sexuelle est à 15 ans.

Moi, je pense que filles et garçons doivent faire attention à leur virginité.

Par rapport à la coutume et la religion, l'homme et la femme doivent être purs.

Il y a encore beaucoup de filles, de toutes origines, pour qui la virginité est un choix.

Nous, de mères en filles, nous avons été éduquées comme ça. Il faut rester vierge jusqu'au mariage, sinon, attention! C'est la honte! Et puis toutes les religions disent que la femme doit rester vierge jusqu'au mariage.

Ma mère nous disait que la virginité était très importante.

Dans notre tradition, si elle a fait une erreur de jeunesse, mais qu'elle dit la vérité à son futur mari, ça ne regarde que lui et elle, et personne d'autre.

Maintenant, ce n'est plus comme avant. Chacun a son opinion là-dessus, et on n'a pas à juger qui que ce soit.

Quand je me suis marié, le lendemain de ma nuit de noces, tous les gens présents la veille sont revenus! Moi, je ne comprenais pas pourquoi, ils apportaient des cadeaux et de l'argent. On ne m'avait rien dit, mais ils venaient voir la chemise que j'avais portée pendant la nuit ; voir s'il y apparaissait la perte de ma virginité. La chemise était étalée dans le salon et moi, je me suis sentie très gênée.

Quand je me suis mariée, j'avais un nœud à l'estomac. J'avais peur de ne pas saigner. Il y a des filles qui ne saignent pas, même si elles sont vierges. Ça s'est mal passé, car j'angoissais beaucoup.

Tu sais, chez nous, quand le mari rentre dans la chambre avec sa femme, nous, on reste derrière la porte. On attend! S'il tarde, on frappe à la porte, on lui dit,

— *dépêche-toi de nous montrer la virginité de ta femme!*

Le mari, pour ne pas qu'on dise qu'il est impuissant, peut aller jusqu'à violer sa femme.

Après le mariage, on est rentré chez nous. J'ai pris mon temps, car j'étais fatiguée. Le lendemain, ma belle-sœur, qui était une paysanne qui ne savait ni lire ni écrire, nous amène le petit déjeuner. Moi, je lui donne ma chemise de noce pour lui prouver ma virginité et là elle me dit,

— *mais ça ne va pas! Ce n'est pas dans notre tradition, cela ne se fait pas.*

Donc, j'ai remis la chemise dans le sac pour l'emmenner chez ma mère. Ma mère s'est vexée, car ma belle-sœur n'avait pas fait le cri de tradition. C'est ma mère qui la fait. Cette tradition se pratique du côté de ma mère, mais pas du côté de mon mari.

Mon fils va se marier et ma belle-fille m'a demandé comment ça ce passait chez nous. Je ne lui ferais pas endurer ce que j'ai vécu. Je suis pour la virginité, mais pas pour qu'on l'expose, cela ne regarde que la femme et son mari.

Si la fille ne saigne pas, souvent on dit que la mère lui a jeté un sort pour préserver sa virginité. Pour qu'elle saigne, il faut que la mère lève le sort.

Au Maroc, le sort est enlevé par la maman qui fait passer sa fille entre les deux barres des métiers à tisser où on conserve la laine qui servira à faire les tapis. Si la nuit de noces, il ne se passe rien, c'est que la fille doit repasser entre les deux barres.

On peut aussi l'emmener à l'hôpital, là, c'est le docteur qui la fait saigner.

Les petites vieilles, tu ne peux pas les tromper, elles reconnaissent le sang d'un coq.

Je vais vous raconter l'histoire d'une fille qui était à la fac. Elle devait se marier. Son copain disait que la virginité, il n'en avait rien à faire, qu'il avait évolué. Elle a dit,

— ce n'est pas la vérité, je vais lui faire une blague, je vais lui dire que je ne suis plus vierge.

Le lendemain il lui annonçait qu'il ne voulait plus se marier avec elle.

Quand ma maman a commencé à avoir des contractions, ma grande sœur est allée chercher une femme du quartier qui s'occupait des accouchements. Maman a accouché assise. Elle se tenait accrochée à une corde tendue entre deux poutres. Moi, je regardais en cachette, j'avais neuf ans, cela m'a impressionnée. Toutes les femmes accouchaient de cette manière.

J'avais 14 ans quand j'ai vu mon petit frère venir au monde. Il était le dixième enfant de ma mère et le dernier. Ma maman a fait une hémorragie interne et a perdu connaissance, on a appelé l'ambulance. Il y avait du sang partout! Là, j'ai cru que j'allais perdre ma maman. Elle a toujours été très courageuse. D'habitude, parce que les médecins étaient tous des hommes, elle ne voulait pas qu'ils la touchent. Mais là, elle n'a pas eu le choix.

J'ai accouché en France. Pour ma première grossesse, j'ai été suivie par un généraliste à l'hôpital.

Vers sept mois, mon médecin m'a dit que c'était un siège (je ne savais pas ce que c'était) mais que l'enfant pouvait se retourner jusqu'à la dernière minute. À l'hôpital, j'ai eu des contractions de 22h au lendemain midi. Je poussais, mais le bébé ne venait pas, ma tension diminuait, je m'affaiblissais et la sage-femme s'inquiétait. J'avais un petit col et ma fille ne pouvait pas sortir.

Enfin une jambe est sortie, mais la deuxième était pliée. Le médecin essayait de remettre la jambe à l'intérieur pour pourvoir débloquer le bébé, mais n'y arrivait pas. Il m'a ouverte, et là, les deux jambes sont sorties ; mais la tête est restée coincée et moi j'ai continué à pousser, pousser, et enfin il est sorti! Il était bleu et ne pleurait pas. Ma belle-mère voyait que j'étais très faible et elle a cru que le bébé était mort, elle est tombée dans les pommes.

Conversations

Je n'avais que quatre de tension, je suis restée toute la journée sous surveillance. Après ils m'ont emmené mon bébé, il avait repris des couleurs. C'était mon premier accouchement par siège, je m'en souviendrai toute ma vie.

J'ai eu un prématuré, j'ai accouché à sept mois. Pendant douze jours je suis restée allongée sur le dos et le treizième jour j'ai fait une hémorragie. Ils ont demandé à mon mari l'autorisation de m'accoucher tout de suite, sinon le bébé et moi, on y restait. Mon mari a accepté.

Les Saoudiennes, celles que j'ai vues à Paris, portent la burka avec des masques en or ou en argent par-dessus.

Il y a une histoire! La mère arrivait à l'école voilée de la tête aux pieds. La directrice refuse de donner l'enfant à la mère, car on ne voyait pas son visage, elle portait la burka. Le père est venu faire un scandale, mais aujourd'hui la maman ne vient plus à l'école.

Un jour avec ma fille, on a croisé une fille en burka dans un magasin, ma fille m'a dit,
— *regarde maman, elle fait le fantôme!*
Elle a eu peur parce qu'on ne lui voyait que les yeux.

J'ai entendu dire, qu'à La Mecque, c'était interdit parce qu'on ne voyait pas leur visage.

Je ne pense pas que ça soit marqué dans le Coran.

Je porte le foulard par choix personnel, mais pas pour faire comme les autres. Ce choix, je l'ai fait après un rêve.

Quand on veut des réponses sur le Coran, on va les poser aux théologiens en Algérie! Un jour, une femme lui a posé cette question,
— *mon mari et moi, nous sommes médecins et nous comptons aller faire un pèlerinage. On nous a dit qu'on était obligé de porter le voile après le pèlerinage.*

Il leur a répondu,
— *non seulement après le pèlerinage, mais avant aussi.*

Chaque fois que ses beaux-frères arrivaient, comme elle ne portait pas le voile, elle partait se cacher. Un jour, son mari a pété les plombs, il a dit,

— *je n'ai jamais vu ça de ma vie, qu'une femme porte le foulard, OK! Si elle ne veut pas qu'on la regarde! Mais là, on est chez nous, on peut faire ce qu'on veut.*

Moi, je sais que je ne pourrai pas le porter devant mon beau-frère, en été avec la chaleur qu'il fait! En Algérie, avec mon mari, je sors sans voile.

Les filles là-bas dès qu'elles sortent de leur chambre le matin, elles sont habillées, coiffées, maquillées.

On dit que l'on doit porter le foulard parce que c'est soit un respect à la tradition, soit un choix.

C'est pour le regard des hommes, pour qu'ils ne voient pas nos cheveux.

Je connais des personnes qui portent le foulard et après ne le portent plus. Pourtant, le Coran dit que, tu ne dois plus l'enlever une fois que tu le portes.

Ce qui me fait peur c'est ce que les gens pensent; la moindre petite fourmi et on te fait une réputation.

Pour le foulard, tout le monde le porte ici, c'est comme ça! Si tu ne le portes pas, ce n'est pas bien.

Un jour, on a dit à ma copine,

— *pourquoi tu marches avec elle, elle ne porte pas le foulard.*

Et pourtant ils connaissent ma mère depuis longtemps et cela m'a fait mal au cœur.

Ici les filles ont plus de liberté aujourd'hui

Ce livre a été réalisé dans le cadre
« CET'ARC EN CIEL »
projet CUCS 2007-2008 de la ville de Sète
conduit par la compagnie El Baal

en partenariat avec
des habitantes de l'Île de Thau
l'association Femmes en Languedoc-Roussillon
le Centre social Nicolas Gabino
l'association Concerthau
la médiathèque André Malraux
le REP

Avec des femmes, chaque mardi matin, nous nous sommes réunies autour de la question de la diversité de nos identités. Nous avons parlé de notre quotidien et de nos origines, de nos cultures.

Des paroles recueillies au cours de nos échanges
est né cet ouvrage.

La première partie du livre est composée de témoignages de vie. La seconde partie d'extrait de conversation sur les thèmes des souvenirs d'enfances, des rapports entre les femmes et les hommes, de la virginité, de l'accouchement et du port du foulard.

Avec cet ouvrage nous avons voulu ouvrir un espace
de paroles et d'échanges.

Qu'il se poursuive au-delà de cette lecture...

